

# LA VIE PARISIENNE



Des Souvenirs pour les Toiles

# LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8<sup>e</sup>) ; Téléphone Outenber 48-59

## ABONNEMENTS

### PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;  
TROIS Mois : 8 francs 50

*Les Abonnements doivent commencer le 1<sup>er</sup> de chaque mois.*

### ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs  
TROIS Mois : 10 francs



## MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

### POUR NOS BRAVES

SOLDATS ! Vous vous chaufferez pendant un quart d'heure pour 6 cent. — La boîte de 20 tablettes : 1 fr. 20 (envoi au front recommandé 1 fr. 50). En vente partout et à l'usine BEAUCHAMP, 14, rue Alexandre-Dumas, Paris

### RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT, Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20<sup>e</sup> année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

### DIVERS

ROBES, MANTEAUX, Tailleurs modèles grande couture, réparat. et à façon. Prix modér. FRANCINE, 36, r. Monge.

ANDREA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, depuis 33 ans même adresse. Ne pas confondre.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. M<sup>me</sup> IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup>).

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. M<sup>me</sup> ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts l. jours.



### LE MI-MOULE DES TRANCHÉES

en tissus chauds et doublés : 2.75, 3.75, 4.75,  
garnis peau . . . 7.50  
fourrés mouton 8.75  
Prix spéciaux par douzaine.  
Envoi franco cont. mandat.  
DELAMOTTE  
12, rue Auber, Paris.



POUR VOTRE TOILETTE  
MADAME ·

## Le CARNET de la SEMAINE

Gazette illustrée, littéraire, politique, économique et satirique,

paraît tous les samedis.

Si vous voulez pénétrer dans les COULISSES du Parlement, des Théâtres, de la Bourse, de la Guerre ; Si vous voulez connaître les derniers POTINS du Boulevard, des Cercles, des Pas-Perdus, des Tranchées ;

Si vous voulez vous tenir au courant des ACTUALITÉS, lire de bons articles, des chroniques et des échos spirituels,

### RÉCLAMEZ TOUS LES SAMEDIS LE CARNET DE LA SEMAINE

Le numéro : 0 fr. 25

Le Carnet des Jours, par JACQUES et JEAN. Le Carnet de la Guerre, par le général E. DUBOIS.

Le Carnet des Lettres, par J. ERNEST-CHARLES.

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco contre 0 fr. 50 son catalogue, dernier paru.



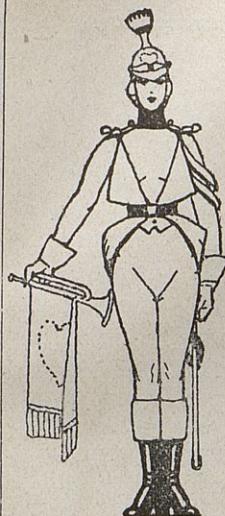
Accorde 50 %  
sur son tarif  
pendant la guerre.

BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION ACHAT  
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

Lampe Electrique "ETAT-MAJOR" MARQUE DÉPOSÉE  
Spéciale pour l'Armée. Faisceau lumineux 100 mètres. Éclairage interm. 30 h.  
7, Rue Guy-Patin, Paris (près la Gare du Nord). Notice franco.

BIJOUX Ne vendez pas ACHAT  
GESSELEFF, 20, rue Daunou. Tél. Central 94.09

## ON DIT... ON DIT...



## Excursions.

Les voyages au front de nos grands ou petits civils deviennent de plus en plus fréquents. Il faut vraiment être aujourd'hui tout à fait sans relations pour n'avoir pas été convié, une fois ou deux, à ces petites expéditions martiales... Toutefois, que les gens grincheux ou soupçonneux se rassurent! Les voyages ne présentent aucun danger au point de vue du secret de nos opérations militaires. Ils ne présentent aucun danger, non plus, pour ceux qui les accomplissent.

Voici, en effet, le protocole ordinaire de ces déplacements « très parisiens » :

Le civil — et surtout le civil âgé — se lève tard. Consigne est donnée aux autorités de ne pas bousculer ces messieurs, le matin du départ.

Ainsi la caravane ne part jamais avant neuf ou dix heures... C'est déjà cela de gagné... On empile les visiteurs dans quelques autos essoufflées et cahin, caha, tout doucement, on arrive, à midi, dans un quartier général fort éloigné encore du vrai front.

Là, on fait déjeuner ces messieurs. Quelques officiers élégants et calés leur racontent d'inoffensives petites histoires et leur confient des secrets publiés déjà cent fois dans les journaux. On prend le café. On fume. On traîne. Il est quatre heures de l'après-midi — soudain...

Alors, on réempile ces messieurs dans des autos et tout doucement — encore beaucoup plus doucement que le matin — on les achemine vers les dernières lignes du front...

La nuit est tombée. Il fait noir comme sur le boulevard des Italiens. Au loin, de temps en temps, une marmite explose, qui remplit là un rôle obscur de figurante...

De nouveaux officiers d'état-major accueillent avec urbanité — et quelques sourires — les « messieurs qui visitent »...

— Vous voyez! leur disent-ils... Vous voici sur le front... Là-bas, à trois cents mètres, il y a les Boches...

— Mais nous ne voyons rien, observent quelques messieurs audacieux...

— Peu importe : ripostent les officiers. Tenez!... nous allons vous montrer sur la carte où vous êtes...

Ainsi les vieux messieurs sont contents. Ils pourront dire qu'ils ont été sur le front... Et la plupart n'y vont que pour pouvoir le dire...



## Trotting flirt.

Un de nos confrères demandait récemment à M. Georges F.yd..u ce qu'il pensait de la mode des jupes amples et courtes.

Et le spirituel vaudevilliste de s'écrier :

— La robe 1915?... Vous ne sauriez croire combien je la souhaitais!... Avec l'ancienne mode il était impossible de suivre une femme. Au bout de trois pas on l'avait dépassée!



## Une occasion.

Il y a en ce moment à vendre au ministère des Affaires étrangères, deux superbes lits jumeaux qui n'ont jamais servi, et qu'on céderait pour un prix dérisoire.

Ces lits ont une histoire. Lors du dernier voyage officiel à Paris du roi et de la reine d'Angleterre, M. W. M.rtin, chef du protocole, avait fait installer un lit, un lit unique.

Soudain, dépêche de Londres; il y a eu erreur, ce sont deux lits jumeaux qu'il faut. Affolé, M. W. M.rtin explore tous les magasins de meubles de Paris, en quête de deux lits siamois fastueux et dans le style de la pièce. Il les découvre, les achète un prix fou et les campe victorieusement dans la chambre royale.

Tout-à-coup, de Calais, cette fois, un nouveau télégramme annule le premier : pas deux lits jumeaux, un seul lit!

Re-affolement de M. William M.rtin. On rapporte le lit exilé et on déporte les jumeaux.

Le marchand qui les avait vendus déclara qu'il ne pouvait les reprendre. On les mit provisoirement au mobilier national, et maintenant ils sont à vendre.



## A la manière de Pégoud.

Il en est arrivé une bien bonne à un aviateur anglais qui, l'autre jour, par suite d'une panne de moteur, s'était trouvé forcé d'atterrir en pleines lignes allemandes.

L'appareil intact et le pilote non blessé furent naturellement capturés par les Boches qui ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'obliger, sous menace de mort, l'aviateur britannique, après avoir réparé son biplan, à prendre à son bord deux officiers allemands et aller avec eux survoler les lignes anglaises. L'aviateur impuissant fut solidement attaché à son siège, et, pour éviter toute tentative de révolte, les deux officiers allemands prirent place à côté de lui chacun le revolver au poing.

Le pilote mit dans ces conditions imprévues sa machine en marche, gagna de la hauteur; puis, quand il se trouva au-dessus des lignes anglaises, il s'éleva encore, et brusquement exécuta le tour périlleux cher à notre glorieux Pégoud : il boucla la boucle, et sema ainsi les deux officiers boches qui, eux, n'étaient pas attachés.

S'étant de cette façon élégante débarrassé de ses compagnons indésirables, le courageux aviateur atterrit bientôt au milieu des troupes britanniques qui lui firent l'accueil qu'on devine.



## La pipe.

Une charmante artiste, successivement pensionnaire du Gymnase, de l'Athénée et des Variétés, M<sup>e</sup> Marcelle Pr.nce, adoré la cigarette, particulièrement la cigarette de tabac blond, mais professe une aversion violente pour la pipe et ceux qui la fument. Ses amis lui connaissent ce goût — petit défaut ou petit travers — et s'abstinent en sa compagnie d'exhiber la moindre bouffarde.

Tout récemment un jeune avocat, grand fumeur de pipe fut amené chez la jeune artiste. L'atelier était copieusement enfumé et, voyant tout le monde la cigarette ou le cigare aux lèvres, le nouveau venu sortit de sa poche, sans penser à mal, une superbe pipe d'écu de artistiquement culottée.

Méthodiquement il la bourra. Il y eut un silence soudain, un peu gêné. Quelques toux discrètes tentèrent de mettre en garde l'imprudent. La future gloire du barreau finit par se rendre compte qu'il était la cause de cette perturbation dans l'atmosphère du salon. Pour sauver les apparences il demanda :

— Excusez-moi, Madame, la fumée de la pipe vous incommode peut-être?

— Ma foi, Monsieur, répondit l'artiste, je ne saurais vous le dire. Aucun de mes amis n'a jamais fumé la pipe devant moi...



## La paix chez soi.

La guerre n'empêche point nos amis les Anglais de vivre leur vie. Aussi un pasteur anglican vient-il de faire paraître un volume qui a eu un grand retentissement de l'autre côté du Détroit. Il y traite cette palpitante question : *Comment être heureux quoique marié?* et formule les préceptes qu'il croit indispensables pour avoir la « paix chez soi ».

Aux simples fiancés, il donne, comme préface, ces deux conseils :

« Regardez toujours la mère de votre future et si, à quarante ans elle a trop d'embonpoint pour franchir facilement le seuil d'une porte, hésitez à épouser la fille...»

« Ne vous mariez jamais avec une jeune femme qui ne daigne point s'occuper des questions de cuisine, car elle aura la même indifférence pour ce que vous mangerez...»

Enfin, après le mariage, le révérend indique les moyens les plus efficaces pour ramener la bonne harmonie dans le ménage :

« Pour un petit froissement : un chapeau neuf...»

« Pour un malaise plus grave : une robe de soirée...»

« Dans un cas de neurasthénie aiguë : un bijou et, si possible, un séjour sur une plage à la mode et des gens à dîner...»

Ce clergyman est un sage : toutes nos lectrices le penseront.

## A LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, Boulevard de la Madeleine — PARIS

47, Rue de Sèvres

1, Place Victor-Hugo



LA BELLE RÉCOMPENSE

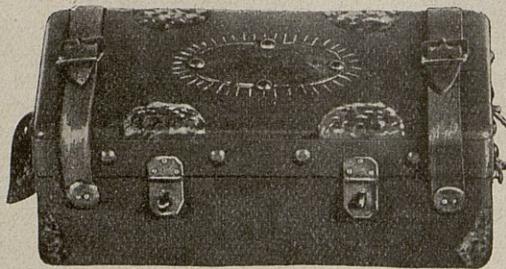
Statuette cire modelée, drapée en satin blanc, présentant la croix de guerre aux héros de France, posée sur une boîte de chocolats.

Prix : 90 francs.



CASQUE DES TRANCHÉES

en satin bleu horizon, pouvant être coiffé, garni chocolats fourrés. Prix : 30 francs.



CANTINE DU POILU

en cuir patiné, ornementée de ferrures et plaques cuivre vieilli, garnie chocolats fourrés.

Prix : 30, 40, 50 francs.



LE SÉNÉGALAIS

Statuette en terre cuite signée Van Rozen habillée de tissus militaires, posée sur une boîte de chocolats.

Prix : 90 francs.

# BANANIA

**BANANIA**  
LE PLUS NOURRISSANT  
DES ALIMENTS FRANÇAIS  
La Boîte 1.40  
La Double Boîte 2.50  
ADMINISTRATION  
48 R. de la Victoire, PARIS

y'a bon



POUR VOS ÉTRENNES

ACHETEZ

### DE LA BRUNE A LA BLONDE

la collection de 16 ravissantes estampes artistiques en couleurs éditées par *La Vie Parisienne*.

**PRIX : 12 francs**  
(franco par la poste, 13 francs pour la France 13 fr. 50 pour l'étranger), dans un très élégant porte-folio.

(Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.)

Adresser toutes les demandes, chèques ou mandat, à Monsieur le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.

## POUR NOS SOLDATS

### FOUREY-GALLAND

PASTILLE RECONSTITUANTE  
CACAO PUR

124, Faubourg St-Honoré. — Tél. 510-36  
et toutes bonnes maisons d'alimentation.

### BOTTES DE TRANCHÉES

en toile imperméable, protégeant jusqu'à la hanche.  
Employées avec succès l'hiver dernier.

PRIX, franco : DIX francs.

CHAPUIS, 8, rue Tronchet

### SOLDATS! Le BRACELET D'IDENTITÉ



Demandez au Comptoir Anglo-Franco-Belge  
Nomenclature de tous ses ARTICLES POUR MILITAIRES

**Grandeur et décadence.**

Elle eut voiture, automobile... Elle connut la fortune et presque la renommée. Mais elle n'avait alors que vingt ans, et nulle, à cet âge-là, ne saurait prétendre à la grande vedette demi-mondaine. Elle était alors l'amie du prince Ch...m.t.ff, un de nos turfistes les plus connus.

Elle le quitta assez brusquement, par coup de tête : elle s'était éprise d'un jeune ingénieur sans fortune et était aimée de lui. Ils allaient se marier, quand... la guerre éclata ! Lui partit pour les tranchées de première ligne. Elle, revenue, telle l'enfant prodigue, au sein de sa famille, chercha du travail et n'en trouva pas. Elle épousa ses dernières économies, et finit par accepter une place de mécanicienne dans une grande compagnie de transports en commun.

Et depuis quelques mois, la fine et frêle Jacqueline Avr.l, qui fut, naguère, une des reines du pesage de Longchamp, actionne du matin au soir une série de lourds leviers, dont le mécanisme compliqué produit les tickets du Nord-Sud.

♦ ♦

**Photographies de guerre.**

Un excellent photographe, et qui est en train de réunir une collection qui sera singulièrement recherchée et émouvante, c'est le chauffeur du général... chut ! Soyons discrets !

On a dit et redit que ce chauffeur était un de nos rois du volant, un de nos princes du Benzol. Erreur ! Ce chauffeur n'est ni roi de ceci ni prince de cela, mais il est très authentiquement marquis : c'est le marquis d'Al...

Le marquis chauffeur n'abandonne le volant que pour saisir l'instantané. Il a pu « prendre » ainsi bien des groupes illustres, bien des scènes historiques, et, comme les temps sont durs, il... les vend très cher.

**Casquettes et moustaches.**

Le spectacle de la tenue plutôt fripée des officiers qui, après un long séjour dans les tranchées, vont passer leur permission *at home*, avait incité les jeunes officiers de l'armée britannique encore en garnison en Angleterre, à se donner une allure de vieux dur-à-cuire.

Les autorités militaires de nos alliés se sont déjà émuves de cette tendance et ont sévèrement proscrit les casquettes bosselées « à l'apache », qui avaient presque remplacé partout la casquette réglementaire à fond plat et rigide.

C'est maintenant à un autre engouement que s'attaque le War Office. A cause, sans doute, de l'universelle popularité dont jouit l'extraordinaire « Charlot », Charlie Chaplin, l'acteur si drôlatique des films américains, les jeunes officiers anglais avaient adopté avec une unanimité touchante la minuscule « moustache à la Charlie » : un petit bout de chenille sur la lèvre supérieure.

Désormais les officiers anglais devront être totalement rasés, ou bien porter une moustache « naturelle ».

♦ ♦

**Le Pèlerin.**

M. Maurice Brrès pourra être appelé « le pèlerin de Gerberville ». La petite ville mutilée et martyre reçoit, presque chaque semaine, sa visite.

Chaque fois, le « Littérateur du territoire » amène quelques amis, il leur fait visiter le château consciencieusement, l'église pathétiquement. Après quoi, il se lance dans un petit cours de stratégie et indique les positions qu'occupaient nos troupes et celles de l'ennemi, lors de la bataille de la Marne...

Et puis invariablement, les amis de M. Brrès s'en vont déjeuner à Saint-Dié où les attend un excellent repas de guerre.

# URODONAL

REND LA JEUNESSE !

*La goutte est due à  
l'acide urique.*

*L'URODONAL en  
dissolvant l'acide urique,  
guérit l'accès de goutte et  
en prévient le retour.*

*L'URODONAL  
dissout l'acide urique,  
nettoie le rein, lave le  
foie et les articulations,  
assouplit les artères,  
évite l'obésité.*

Exiger le nom du préparateur  
J-L. CHATELAIN, ancien chef de  
Laboratoire et ancien interne des  
hôpitaux de Paris.



Dieu ! ce que vous êtes usé pour votre âge ! Grand-père qui a vingt ans de plus que vous, est droit comme I et jeune comme moi ! Mais... il prend de l'URODONAL. Prenez ce flacon et revenez me voir après.

**Rhumatismes****Goutte****Gravelle****Calculs****Névralgies****Migraines****Sciatique****Artério-Sclérose****Obésité****Aigreurs**

N. B. — On trouve l'Urodonal dans toutes les pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris, (Métro : Gares Nord et Est). Le flacon, franco 6 fr. 50 ; les trois flacons (cure intégrale) franco 18 francs. Etranger, franco 7 et 20 francs.

Envoi sur le front.

**L'ACIDE URIQUE, C'EST L'AUTRE DANGER !**

# D&W. Gibbs 1<sup>td</sup>

fondé en 1712

Sauvez vos dents  
comme vos mains



fig.1. Grande boîte brevetée (boîte de luxe) modèle à 2.50 décomposée en ses trois éléments;  $\frac{2}{3}$  grandeur nature.)

à gauche le socle, au centre le savon,  
à droite le couvercle. (Remarquer la rainure du socle permettant à l'eau en excès de s'écouler.)

fig.2. La même en deux pièces;  $\frac{2}{3}$  grand. nature.

à gauche le pain fixé dans le socle,  
à droite le couvercle.

Cette boîte est la seule boîte de savon dentifrice existant dans le commerce où le savon émerge de la boîte.

fig.3. La même fermée (grandeur nature)

fig.4. Boîte aluminium (modèle courant 1.75)  
le savon présenté dans la boîte ouverte

fig.5. Pâte dentifrice en tube  
à base de savon

#### Nota très important

Dans un but d'économie, nous tenons à la disposition de nos clients des boîtes de réassortiment de la boîte de luxe Grand modèle, contenant 2 pains au prix de 2.75, soit un franc trente sept cent. le pain.

Demandez le nouveau catalogue illustré et échantillons copieux contre 50 cent. à P. THIBAUD & Cie - Conc. Gén. aux 7 & 9, rue de la Boétie - PARIS.



## QUINZE JOURS DE "CONVALO" (\*) ou LE RETOUR DE DON JUAN

TOTO DUTUF : *sept ans; yeux noirs; nez retroussé; frange blonde.*  
LILI DUTUF : *neuf ans; yeux clairs; nez retroussé; frange noire.*

MADAME DUTUF : *Trente-cinq ans; elle ressemble beaucoup à ses enfants, avec quelque chose de plus naïf.*

*Chez Mme Dutuf, dans la chambre d'enfants. Ceux-ci conversent pendant que leur mère brode.*

LILI, bas. — Qu'est-ce que tu dis, mal poli?

TOTO, bas. — Je dis que les filles, ça ne sert à rien.

LILI, indignée. — Oh!

TOTO. — Puisqu'il n'y a que les hommes qui font la guerre; là quoi qu'elles servent les femmes, peux-tu me l'expliquer? Je te dis que ça ne sert à rien!

LILI. — Qu'est-ce que tu ferais sans maman?

TOTO, interloqué. — Maman... c'est maman!

LILI. — Et qu'est-ce qui tricoteraient? Les moutards comme toi? Va donc? Tu ne sais même pas tricoter!

TOTO. — Menteuse!

LILI. — Mal élevé! Je sers toujours à te moucher, moi!

TOTO. — Tiens! Je te dédaigne...

LILI. — Et moi, je te méprise.

TOTO. — C'est moins.

LILI. — Pardon, c'est plus.

MADAME DUTUF. — Qu'est-ce que vous jabotez donc dans votre coin?

LILI. — Il dit...

TOTO, la coupant! — Je demande si tu nous donneras des biscottes au goûter.

MADAME DUTUF. — Oui.

TOTO. — Chouette! Il y aura du monde!

MADAME DUTUF. — J'attends Germaine.

TOTO. — Veine! Elle sent bon!

MADAME DUTUF. — Quelle drôle de façon tu as de classer les gens! Ce sont des manières de petit chien.

TOTO. — C'est qu'il y a des dames qui sentent la pluie; alors...

LILI. — Tais-toi!

MADAME DUTUF. — Je profite même de cette occasion pour vous prier de ne pas interroger les personnes qui viennent me voir. Toto surtout est insupportable: « Alors, dites, madame, où ça qu'il est votre mari? Est-ce qu'il est sur le front? Est-ce qu'il a reçu la croix de guerre? Mon papa à moi a la croix de guerre, avec une palme encore! » Si tout le monde l'avait la croix de guerre, tu serais beaucoup moins fier de celle de ton papa. Enfin, tes questions embarrassent certaines dames; tu ne t'en rends pas compte parce que tu es trop petit. Je dois dire que ta sœur, qui est plus discrète d'habitude, se permet, elle aussi, beaucoup trop de questions...

LILI. — C'est pour savoir.

MADAME DUTUF. — Tu n'as pas besoin de savoir. Je vous préviens que Germaine va venir...

TOTO. — Dis, maman, est-ce qu'il est sur le front son mari?

MADAME DUTUF. — Oui, là. Il en est même revenu blessé.

TOTO. — C'est chic! Alors on peut parler de lui?

MADAME DUTUF. — Non.

LILI. — Pourquoi?

MADAME DUTUF. — Mon Dieu! que ces enfants sont curieux! Pourquoi? Parce que... Parce que le mari de Germaine n'est plus son mari... Ils ont trouvé plus commode... Enfin...

LILI, simple. — Ils ont divorcé.

MADAME DUTUF. — Je me demande où tu as appris ce mot-là?

TOTO. — Dis maman, je pourrai-t-y tout de même lui demander s'il a été cité, son mari? Dis, maman?

MADAME DUTUF. — Si tu ne restes pas tranquille dans ton coin, à jouer avec ta sœur, j'emmènerai Germaine dans le salon et vous resterez seuls.

TOTO. — Comme les petits Corentin alors, ceux qu'avaient

(\*) Suite. Voir *La Vie Parisienne*, n° 45 à 50.

une Boche pour miss. Ils rigolent, les petits Corentin, parce que leur Boche est dans un camp de concentration. Alors, comme elle les fichait au cabinet noir, ils sont contents, vu que c'est elle qui s'y colle. Pour après la guerre on veut leur donner une miss anglaise, qu'ils ont dit.

MADAME DUTUF, *senlencieuse*. — Une miss est toujours anglaise.

LILI, *étouffant dans son mouchoir un rire distingué*. — Il parle perpétuellement de ce qu'il ne sait pas...

MADAME DUTUF. — Voilà Germaine! Chut! Tenez; mettez-vous là ; jouez aux dominos et soyez sages.

*Entrée de Germaine.*

MADAME DUTUF. — Arrive! Tu dois en avoir des choses à me raconter.

GERMAINE. — Laisse-moi embrasser ces petits...

MADAME DUTUF. — Dépêche-toi.

GERMAINE. — Qu'as-tu donc?

MADAME DUTUF. — Moi? rien!

GERMAINE. — Tu as l'air si impatiente!...

MADAME DUTUF. — J'ai appris... Moi tu sais... je ne sais pas tourner autour des choses... Bref, j'ai appris que tu l'avais revu...

GERMAINE. — Qui?

MADAME DUTUF. — Ton...

GERMAINE. — Jean? Oui je l'ai revu... Mais tout de même voilà une chose admirable : en ce moment où l'on ne s'intéresse guère qu'aux nouvelles qui en valent la peine, comment se fait-il qu'un pauvre petit détail intime, connu de quatre personnes tout au plus et de quatre personnes sûres, devienne en quelques jours le secret de Polichinelle!

MADAME DUTUF. — Moi c'est bien simple, je le sais par Mme Fressard-Laquairette. Il y a un nouveau pâtissier dans notre quartier. Ce pâtissier est devenu un centre; Mme Fressard-Laquairette était en train de choisir des petits gâteaux quand elle a entendu une femme de chambre, la tienne sans doute, qui parlait à la demoiselle de magasin. Sans écouter, elle a entendu et elle a répété à Yvonne Champois que tu t'étais réconciliée avec... Ah! tu m'en vois bien heureuse!...

GERMAINE. — Je ne me suis pas reconciliée au sens que tu donnes à ce mot.

MADAME DUTUF. — Comment as-tu pu faire?

GERMAINE. — Mes félicitations pour ce cri du cœur! Les vieilles querelles sont mortes et enterrées — mais sur ce terrain-là, vois-tu, pour qu'il pousse des fleurs nouvelles...

MADAME DUTUF. — Il suffirait peut-être de quelques larmes...

GERMAINE. — Ma chérie! Ah! si les hommes te ressemblaient!

MADAME DUTUF. — Ils valent par d'autres qualités... Ainsi, en ce moment, je suis un peu humiliée d'être femme et de ne servir à rien.

TOTO, *triomphant à Lili*. — Tu vois!

GERMAINE. — Ces enfants écoutent...

MADAME DUTUF. — Mais non; ils jouent aux dominos... Germaine, j'ai beaucoup réfléchi depuis quinze mois... On ne dort pas très bien, les jours surtout où l'on n'a pas reçu de lettres... et j'ai pensé que le grand combat pourrait mettre fin à bien des petites luttes. Ainsi, celles entre les Hommes et les Femmes... L'homme est ceci... la femme est cela... abîme infranchissable... un tas de clichés rajeunis par des romanciers sournois que l'entente cordiale entre l'époux et l'épouse ruinerait radicalement. Le terrible, vois-tu, c'est que dans les unions les mieux assorties, il y a toujours quelqu'un qui se croit une victime...

GERMAINE. — C'est pour moi?

MADAME DUTUF. — Non... bien entendu...

GERMAINE. — Mais?...

MADAME DUTUF. — Mais tu avais trop de gens qui te plaignaient... Si l'on se doutait du mal que l'on fait avec certains regards apitoyés!... On s'en doute d'ailleurs... et l'on continue... Je te voyais quelque fois te roidir sous cette pitié mondaine... Ton gros bête d'amour-propre souffrait... Il fallait fermer la porte, mon amie, s'arranger entre soi... Mais il n'est pas trop tard... A ta place, je deviendrais la marâtre de mon ex-mari... Ce serait prendre tout doucement un joli chemin, au bout duquel vous vous réuniriez... Je voudrais tant te voir plus faible!... C'est ce qui t'a manqué : un peu de faiblesse...

GERMAINE. — Crois-tu? Si tu savais pourtant combien j'ai été faible, et si souvent, et ce que je pensais peu à moi! Et si tu pouvais te rendre compte de ce qui se passe en moi, aujourd'hui?... Tu dois bien voir, cependant, que je n'ai plus de ran-

cune. Mais je ne suis pas de celles qui disent : « Seigneur, épargnez-moi les maux physiques; pour les peines morales je m'en charge! » Les peines morales m'épouvantent, comprends-tu? Pourtant il me semble que ceux qui s'unissent ou qui se retrouvent en ce moment ne seront plus jamais séparés; ce qui pourrait les séparer leur semblerait si bête, si mesquin, à côté de ce qui les a réunis! Aussi, je te le dis à toi : j'attends... non pas Jean, mais un homme qui a les apparences de Jean et que les événements auront transformé.

MADAME DUTUF. — A-t-il cherché à te revoir?

GERMAINE. — Non?

MADAME DUTUF. — Il t'a écrit?

GERMAINE. — Oui.

MADAME DUTUF. — Tu lui as répondu.

GERMAINE. — Pas encore; je viens de recevoir sa lettre... La voici.

MADAME DUTUF, *lisant*. — « Ma chère Germaine; je n'ai pas oublié que c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage. Je ne vous enverrai pas de bouquet, mais je pense que vous ne refuserez point cette petite fleur séchée, cueillie par un beau matin du printemps dernier, quand les grappes de lilas triomphaient des ruines et que les tranchées se paraient. De ce printemps-là, je conserve un tel souvenir que j'en ai gardé le parfum pour tout l'automne et qu'il me servira encore à franchir gaillardement cet hiver. Je ne veux pas faire de littérature, Germaine, mais ne vous semble-t-il pas qu'armé d'un souvenir et d'un espoir, on franchit tous les obstacles et que l'amour lui-même peut contenir dans ce que l'on croit être son hiver, le germe d'un printemps futur?... Il est quatre heures. Je suis dans ma chambre d'hôtel, n'ayant plus qu'une semaine à passer ici, avant de rejoindre les camarades, au front. Je devrais faire des visites que je ne ferai pas; je devrais écrire des lettres que je n'écrirai point. Je vous consacre ma journée, Germaine. Je n'ai plus que vous. Restez au moins ma camarade. Ne m'abandonnez pas. La force que l'on pouvait avoir en se battant, vous quitte quand on retrouve, au lieu de foyer, l'asile banal d'un hôtel. Au moins, ma porte fermée, une consigne rigoureuse donnée au portier, il m'est permis de fêter cet anniversaire dans une solitude qui n'est pas sans douceur. Il me manquait sans doute d'avoir été malheureux. Tout s'organisait jadis de telle sorte, pour mon bien-être, pour mon confort, pour mon plaisir, que je devenais féroce sans m'en douter! Mais le jour est venu où il a fallu faire bon marché de ma guenille, sans plus me soucier du médecin, du manucure, du coiffeur, de tous ceux qui en prenaient soin. J'ai accompli ce sacrifice avec allégresse. Ah! Germaine, quelle libération! Et dire qu'avant on pouvait se croire un homme! Un homme, parce que l'on savait organiser son égoïsme et le farder convenablement! En réalité, je n'étais, avec tant d'autres qui ne s'en doutaient pas davantage, qu'un gamin attardé, préoccupé uniquement de s'éviter des souffrances, de couper aux corvées, de se garder des courants d'air et de s'amuser le plus possible.

« Voilà mon mea culpa. Je vous l'envoie en guise de cadeau, ma chère Germaine, et je vous demande pour un jour prochain avant mon départ, un entretien de quelques minutes... »

GERMAINE. — J'ai gardé les fleurs et j'ai écrit à Jean de venir quand il voudra... en me prévenant la veille. Seulement, sa lettre n'est pas tout à fait celle que j'aurais voulu... Il m'explique l'homme qu'il a été — mais je ne sais rien de l'homme qu'il sera plus tard. S'il se trompait?... Si c'était une nouvelle erreur?... Cette guerre nous aura appris toutes les vertus qu'il y a dans ce petit mot : *patience*.

MADAME DUTUF. — Ah! que tu es raisonnable!

GERMAINE. — Je me suis fait une raison; il y a une nuance.

MADAME DUTUF. — Moi, à ta place...

GERMAINE. — Toi, ma pauvre chère amie, mais tu es... Je te jure que ces enfants nous écoutent...

MADAME DUTUF. — Et après? Ils ne comprendraient pas...

GERMAINE. — L'es-tu assez mère aveugle!

MADAME DUTUF. — Mes chéris... approchez.... Embrassez Germaine.

LILI. — C'est sa fête?

MADAME DUTUF. — Oui.

TOTO. — Faut-il que je récite ma fable?

MADAME DUTUF. — Non.

LILI. — D'abord, il ne la sait pas!

LE DESSERT D'UN RÉVEILLON



— Dans quelle cheminée mettrai-je mes souliers ?



LE RÉVEILLON DE 1915. — COTÉ DES MESSIEURS

GERMAINE. — Qu'importe ? L'intention est là... Tu es gentil, mon gros... Aussi, nous allons laisser là ta mère et ta sœur et tu vas m'accompagner dans l'antichambre, tout seul, comme un homme. Es-tu content ?

TOTO. — Oh ! oui !

*Il prend Germaine par la main, la conduit dans l'antichambre, ferme soigneusement la porte.*

GERMAINE. — Et maintenant récite la moi ta fable...

TOTO. — J'la sais pas... Mais il y a quelque chose que je voudrais bien savoir...

GERMAINE. — Et quoi donc ?

TOTO, mystérieux. — Dites, madame, est-ce qu'il a la palme ou l'étoile de vermeil, votre, votre...

GERMAINE. — L'étoile de bronze...

TOTO. — C'est déjà bien... Moi à votre place, je ne serais plus fâchée !

(A suivre.)

FLIP.

## LE RÉVEILLON DE MONIQUE



plus tôt ? A ce moment, le calorifère chauffe déjà depuis longtemps : une atmosphère tiède, voire un peu lourde, règne dans

Voyez comme les choses s'enchaînent, voyez combien les femmes sont à la merci de tout, voyez s'il leur est possible de diriger leur destinée !

Une fois, ce mois-ci, Monique s'est réveillée horriblement tard. Qu'est-il là d'extraordinaire ? En décembre, on distingue peut-être déjà les arbres du parc vers sept heures ou sept heures et demie du matin, quand on a le bonheur de vivre en sa maison des champs. Mais à Paris, voulez-vous me dire s'il fait jour avant dix heures, au

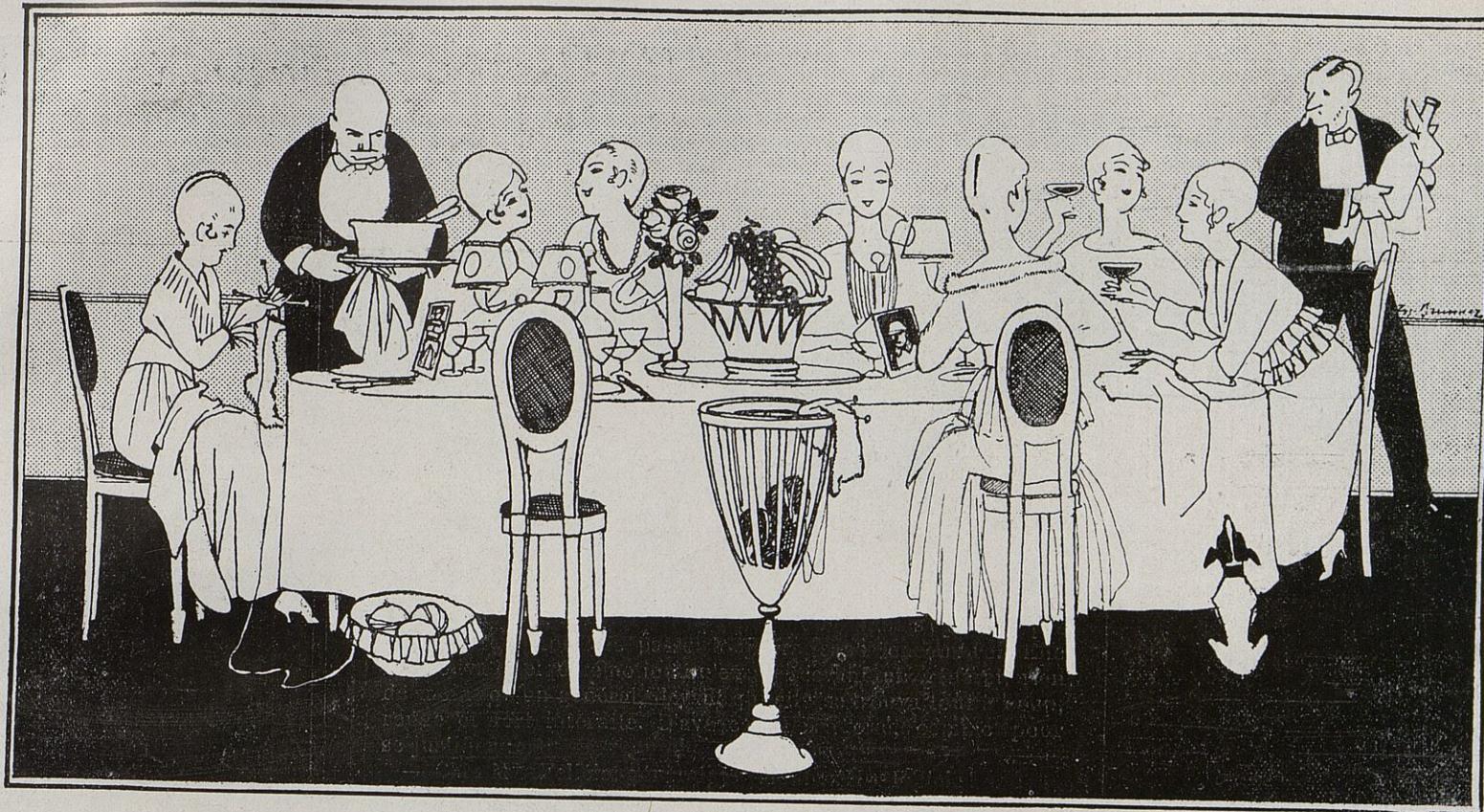
la chambre. On se sent engourdie au fond de son lit, langoureuse, malaise — n'est-il pas aux tranchées, l'ami entre tous les amis ? — L'on ne se hâte guère de se lever, rien ne presse, et l'on songe... à « lui » naturellement. Hélas, il doit avoir si froid, se sentir si loin, si seul... Et voici Noël qui approche... Et cette année encore, pas de réveillon, et l'on ne soupera pas ensemble, et l'on ne rentrera pas se coucher, de plus en plus ensemble, un peu gris, et bien plus tendres... Aussi agonise-t-on, aussi meurt-on de tristesse.

Ainsi agonisait, ainsi mourait la pauvre Monique, un matin de décembre, entre dix et onze heures, alors qu'il faisait si sombre qu'elle avait dû allumer l'ampoule électrique. Quand elle fut bien morte, une furieuse colère la saisit subitement. Eh quoi ! Robert, son mari, se trouvait dans des tranchées à deux pas de Paris — en temps de paix, il n'y a là qu'une promenade en auto — et elle ne pourrait point l'aller voir le soir du réveillon, alors que justement le régiment de ce malheureux exilé allait être, pour Noël, au repos dans un bourg de l'arrière ? Ce bourg, nommé X... (la censure défend toutes les précisions) est accessible, pourtant. De la gare toute proche, l'on peut y accéder aisément en carrière, et au besoin à pied : Monique ne craignait rien, Monique était prête à tout affronter pour passer deux heures, seulement deux heures avec Robert pendant la chère nuit du réveillon... Et puis, qui ne risque rien, n'a rien : en avant !

En avant !... Et Monique sauta de son lit. Prendre son bain, déjeuner en deux temps, obtenir un permis pour la gare du bourg de X... tout cela fut l'affaire d'une journée, de cinq ou six visites, de douze ou quinze téléphonages et d'une centaine de ces sourires absolument irrésistibles dont Monique a le secret, dès qu'il le faut. Joignons à cela quelques larmes, car Monique ne saurait nommer Robert sans pleurer : la semaine du réveillon, surtout, pouvait-on s'en empêcher ?

Bref, le matin du 24 décembre, munie de tous les papiers





LE RÉVEILLON DE 1915. — COTÉ DES DAMES

nécessaires, voilà Monique partie. L'arrivée à la gare, quelques heures après, ne se passa point trop mal : évidemment, un gendarme zélé ne manqua point de tourmenter la pauvre enfant par toutes sortes de questions oiseuses, auxquelles Monique répondit avec un tel embarras que cet homme redoutable finit par lui dire : « Allons, ma petite dame, avouez donc franchement que vous venez ici voir votre connaissance ça sera bien plus simple ! »

Après quoi, assez satisfait de sa finesse et de sa perspicacité, il laissa partir.

— Le bourg de X... ? dit-on à Monique au sortir de la gare. Eh bien, allez par là : pas tout à fait une heure de marche. Mais du diable si vous y arrivez !

Elle crut, en effet, n'y parvenir jamais. Le premier obstacle sérieux qu'elle rencontra fut un poste de territoriaux. Une sentinelle était là, terrible et inévitable, sur la route gelée, morne, rude, où Monique avait si cruellement froid.

— Halte!... Où allez-vous?

Trouble, balbutiement, désespoir : « Mais, monsieur la sentinelle, je vais voir un de mes parents... J'ai la permission... Voyez mon passeport, examinez... »

Rien à faire : une consigne de bronze ! On appelle le sergent. Celui-ci, brave homme, est fort perplexe, ne sait trop que résoudre. Soudain, avisant un officier qui s'avance là-bas, sur la route, son regard



s'éclaire : « Ma foi, dit-il, voilà le lieutenant. Arrangez-vous avec lui. »

Le lieutenant arrivé, les explications éperdues et compliquées de Monique redoublent... Enfin, risquant tout pour le tout, et prenant à part l'officier : « Lieutenant, s'écrie-t-elle, sauvez-moi ! Je vais retrouver mon mari, qui est au repos à X... : il faut absolument que je réveillonne avec lui ! »

Ah, ça, pour le coup, c'est une raison, une bonne raison ! Le lieutenant sourit, réfléchit un instant, et regardant Monique :

« Écoutez-moi bien, dit-il : à toute question que l'on vous posera désormais, répondez simplement ceci : Je vais chez M<sup>me</sup> Félicie... Voilà, prononcez cela avec naturel, et n'ajoutez rien d'autre. Maintenant, madame, au revoir — et bonne chance ! » Puis, s'adressant au poste : « Laissez passer », commanda-t-il.

« Je vais chez M<sup>me</sup> Félicie... » Quel secret se cachait en cette formule magique ? Le fait est que l'aventure de Monique ne souffrit plus dès lors l'ombre d'une difficulté.

Au bout d'un quart d'heure, une patrouille de poilus la croise :

— Eh ! la petite dame, où se trotte-t-on par là ?

— Je vais chez M<sup>me</sup> Félicie. Les poilus se mettent à rire :

— Allez, allez !... Et sans adieu jusqu'à dimanche.

Non loin, un capitaine revient à cheval. Il s'arrête, très surpris :

— Pas possible, s'écrie-t-il, une femme !... Vous nous



A CHACUN SA CHACUNE !



F. Fabiano 15

LE BONHOMME HIVER, faisant sa tournée dans les tranchées. — Ah! Ah! mes enfants, n'ai-je pas bien deviné ce qui vous ferait plaisir? Des petites marraines qui ont un cœur d'ange et la beauté du diable!



arrivez peut-être, madame, pour affaire de service, qui sait — Je vais chez M<sup>me</sup> Félicie.

— Ah, c'est différent... Rejoignez votre poste, ma belle enfant, rejoignez.

Et de rire, lui aussi.

Un commandant, un lieutenant-colonel ne s'égaient pas moins : et Monique passe toujours sans encombre. Elle n'éprouva quelque émotion qu'en apercevant un général, rien de moins qu'un général, devant qui elle se trouva tout à coup, rouge et fort interdite. D'avance, elle a crié, comme pour se justifier :

— Chez M<sup>me</sup> Félicie, général, je vais chez M<sup>me</sup> Félicie !

Or voici que le général aussi sourit sous sa moustache grise :

— Bien, bien, allez, ma petite...

Et, s'il faut tout avouer, ce vieux guerrier, mis en belle humeur, a même pincé le menton de Monique. Peu s'en fallut qu'il ne l'enbrassât.

Quelqu'un pourtant s'est montré moins détaché : et ce quelqu'un, c'est Robert. Lorsque, en effet, Monique eût rejoint finalement la misérable cabine où gîtait son mari, lorsque, dans un coin de chambre — si l'on peut dire ! — elle se fût soudain présentée à ses yeux, il a d'abord pâli d'émotion, puis rougi, et quelques larmes, peut-être, ont brillé un moment entre ses cils :

— Toi, Monique, toi !...

Mais aussitôt, n'en pouvant croire sa vue :

— Comment as-tu bien pu te glisser jusque-là ?

— Mon cheri, il fallait absolument réveillonner ensemble.

— Cependant, raconte-moi par quel miracle on t'a laissé passer.

— Eh bien, c'est très simple : j'ai dit que j'allais chez M<sup>me</sup> Félicie.

— Malheureuse !!

Et Robert, suffoqué, est tombé sur une chaise.

Monique ouvrit tout grands ses yeux bleus : « Qu'est-ce que vous avez donc tous avec cette M<sup>me</sup> Félicie ?... » Après quoi, tendant ses lèvres : « Tu ne m'embrasses pas ? »

Oh ! si, Robert l'embrassa, et cent fois, et mille fois, et pendant toute la soirée, et toute cette nuit de réveillon. Il ne lui a plus reparlé de M<sup>me</sup> Félicie, et quand Monique, le lendemain matin, a dû reprendre son chemin dans l'aube glacée, elle ignorait encore, et n'a jamais su que M<sup>me</sup> Félicie, dans une intention de grande philanthropie, gouvernait au bourg de X... une sorte de maison charitable, mais où vraiment une dame comme il faut n'eût su comment prendre le thé.

MARCEL BOULENGER.



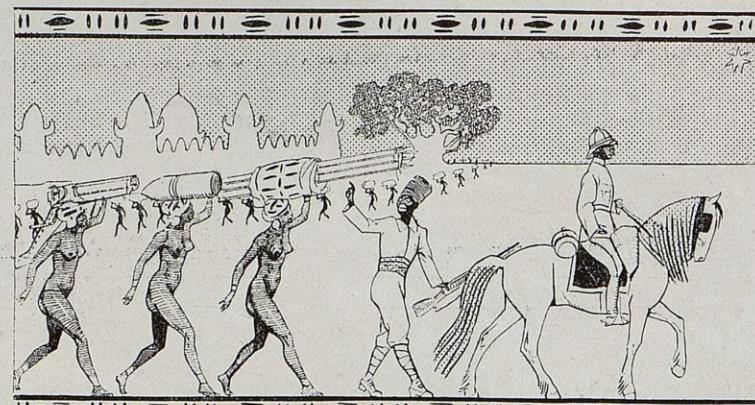
## LA MARCHE A L'ETOILE



Or, en ce temps-là, une étoile rouge étant apparue dans le ciel, tous les peuples de la terre connurent par ce signe que de cruels destins s'accomplissaient ; et les rois de la mer et des îles lointaines se mirent en marche...



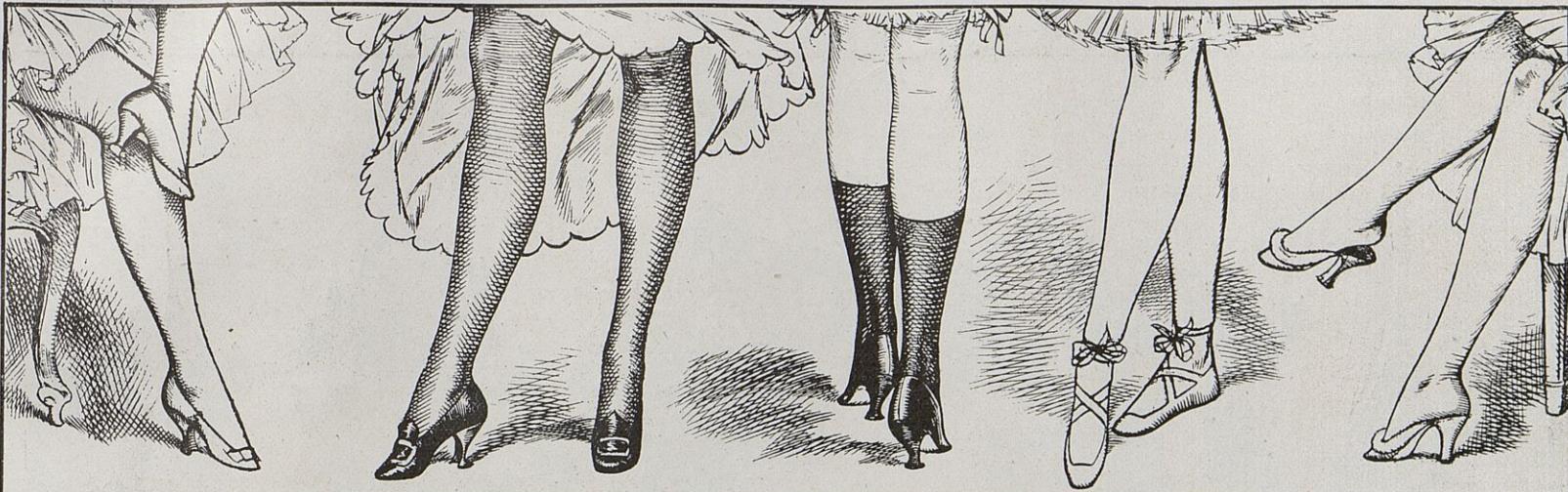
Et les peuples des vallées neigeuses de l'Himalaya, et ceux des rives sacrées du Gange, ceux de Mysore, ceux d'Haïderabab apportèrent de l'or et du fer plus précieux que l'or...



Et les peuples du Soleil Levant envoyèrent de l'acier blanc et de la poudre noire ; et de la Libye, et du Soudan, vinrent des richesses et des armes innombrables.



Et les enfants du Nil et ceux de la Transatlantide offrirent leurs biens à la France, parce qu'ils savaient qu'elle devait sauver la liberté du monde.



## A VOS PIEDS, MADAME !

On a célébré les pieds,  
Leurs doigts et leurs ongles roses  
En de laudatives proses,  
En des vers souvent pompiers.

On a vanté leur esprit,  
Leur souple désinvolture,  
Leurs pointes et leur nature...  
Sur eux l'on a tout écrit.

Et pourtant!... Lorsque je vois,  
Par quelque heureux stratagème,  
Les deux jolis pieds que j'aime,  
Comment demeurer sans voix ?

Chers petits petons menus,  
Vers vous j'incline ma bouche :  
Mon baiser chausse en babouche  
Vos doigts faits pour être nus,

Sans crainte de s'écarter ;  
Puisque ceux qui les observent  
Constatent que les pieds servent  
A tout, mais pas à marcher.

C'est leur emploi préféré  
D'exprimer l'impatience ;  
Ils le font en conscience,  
Sur un rythme accéléré.

Discrets ou plein de bagout,  
Ils témoignent sous la table,  
De façon indiscutable,  
Qu'ils ont voisin à leur goût.

Mais le pied de quelque daim  
Hasarde-t-il une invite ?  
Ils s'en écartent bien vite,  
Avec un muet dédain !

Ce sont eux, n'en doutez pas,  
Toujours prêts à la malice,  
Quand la vertu bronche ou glisse,  
Qui provoquent le faux pas.

Si l'amour voulait, selon  
La fable antique d'Achille,  
Vous lancer sa flèche agile,  
Que ce ne soit au talon ;

Il égarerait ses coups !  
Votre cœur est plus sensible...  
Quand il le prendra pour cible,  
A vos pieds m'oublierez-vous ?

ROGER DANJAND.

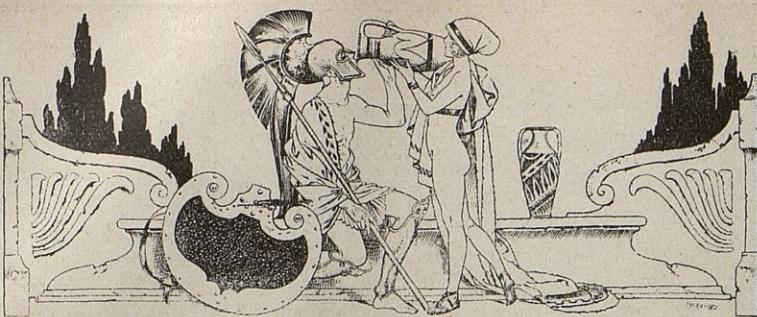
LA VIE PARISIENNE

FLEUR D'HIVER

Dessin de Georges Barbier.



LA ROSE DE NOËL



## LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

### VII. — Des petites gens. (Suite)

En ce temps-là, on les voyait, courbés, peinant, poussant la charrue, déchirant et fouillant la terre, ou lançant à la volée la semence, ou fauchant les épis mûrs. Déjà ils n'étaient plus les serfs de la glèbe, mais ses fils affranchis, qui l'aimaient d'un amour avare. Ils sont plus affranchis encore, car ils sont devenus ses soldats et ses défenseurs; et ils l'aiment encore, mais bien mieux, car c'est pour elle-même, non pour la moisson de l'année prochaine, qui sera récoltée par leurs enfants ou par leurs femmes, et que peut-être ils ne verront pas. L'amour du champ est devenu l'amour de la patrie : c'est toujours l'amour de la terre.

Ils la fouillent encore, mais pour s'y creuser des tanières, où ni nuit ni jour ils ne dorment, et d'où ils guettent son rapace ennemi. Nuit et jour ils sont couchés sur elle à plat-ventre, ils la baisent et ils l'embrassent, elle les souille et elle les orne magnifiquement. Ils portent des habits couleur de ciel, qui, dès le second jour, sont couleur de terre, et quand ils rampent sur le sol, on ne distingue plus les fils de la terre, de la terre qui les a engendrés et déjà repris. Parfois elle s'éboule alentour, se referme sur eux trop tôt, et ils sont ensevelis avant d'être morts; mais depuis des semaines et des mois ils vivent dans l'intimité des morts et sont familiarisés avec le tombeau.

Cependant, chaque fois qu'ils l'ont touchée, ils se relèvent plus forts et invincibles; et quand ils se dressent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes; ils veulent être appelés des hommes, ou des bons-hommes; et ils haussent les épaules si on les appelle des héros.



VIRGINIE a des scrupules : elle touche un franc et vingt-cinq centimes par jour, cette somme dépasse ses besoins. Elle ne s'est jamais vue si à son aise : au temps de la paix, elle ne joignait pas les deux bouts. Elle pense qu'elle n'a pas le droit de faire des bénéfices de guerre, et ne sachant à quoi employer tout cet argent, elle s'est procuré un filleul, au front.

VIRGINIE n'a pas de chance : son filleul est trop délicat. Il lui assure qu'il ne manque de rien. Elle sait bien que cela n'est point vrai, mais elle n'ose lui désobéir, et comme il refuse les plus modestes présents, elle ne lui donne que son cœur.

PHILIPPE obtient une permission de six jours, il vient voir sa marraine « pour faire connaissance ». VIRGINIE le voit, et elle est déçue : PHILIPPE est un monsieur. Elle s'indigne. « Pourquoi, dit-elle, m'avez-vous trompée ? Je vous ai choisi sur votre nom, qui me paraissait ordinaire. Vous m'écrivez que vous êtes cultivateur dans le civil : sans doute que vous possédez des terres à vous, que vous faites valoir en personne. Vous avez de la fortune et vous mettez l'orthographe : ce n'était pas un motif pour me faire affront. Quand on est de la Haute, on n'a pas le droit d'aller chercher une pauvre vieille femme du peuple, et de

lui inspirer les sentiments qu'un filleul inspire à sa marraine, même s'ils ne se connaissent pas. C'est comme une espèce de vol. »

PHILIPPE lui répond : « Je ne suis pas de la Haute, mais je viens de la tranchée. Je n'ai plus de parents et point d'amis. Je suis seul face à face avec la mort, et si elle me prend, je ne saurai qui appeler tout bas, si vous me défendez de dire votre nom. Qui de vous ou de moi est plus pauvre, et de quel droit me refuseriez-vous la charité ? »



Il est vrai que les hommes sont égaux, mais à condition qu'ils soient des hommes. L'égalité politique est une fiction et l'égalité civile une chimère. Qui ose dire que le riche et le pauvre, le philosophe et l'ignorant soient égaux même devant la mort, en temps de paix ?

Mais, au feu, tous sont égaux et pareils, parce que tous sont « des hommes », rien que des hommes rien de plus — rien de moins.

Il est vrai que les hommes sont frères. Ils le savent, mais ils n'y songent pas. Leur fraternité est en puissance : elle ne devient actuelle qu'en se limitant, et par l'effet d'une haine commune que certains groupes de ces frères vouent à d'autres frères, ennemis.

L'égalité ni la fraternité n'ont aucun sens, si elles ne sont point d'autres noms de l'amour. Un ancien disait assez crûment (Plutarque le cite et Montaigne l'a répété) en quoi la fraternité matérielle consiste. D'ailleurs, nous n'avions pas besoin de lui pour le savoir. Il ne suffit pas d'être sorti du même lieu. Nous sommes quelques millions de frères Français. Mais ce qui nous a serrés les uns contre les autres, c'est que l'ennemi est aux frontières, et même en deçà.



C'est une image assez ridicule que celle de l'échelle sociale ; mais elle est usuelle et intelligible : empruntons-la pour un moment.

La plus grande différence du temps de paix et du temps de guerre est que, dans le premier, on fait société avec ceux qui se tiennent sur le même degré d'autres échelles, et, dans la guerre, on ne peut souffrir que ceux de la même échelle, du plus bas au plus haut échelon.

Je n'ai pas de conversation possible avec un docteur de Heidelberg, mais qu'un illétré de Paris est près de mon esprit, au moins autant que de mon cœur ! En paix, on est trop souvent dépayssé chez soi ; on ne l'est, en guerre, que hors de son pays.

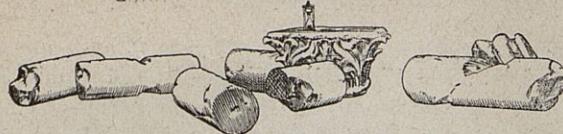
La plus sobre définition de la patrie est l'adage latin *Ubi bene, ibi patria*; car c'est justement quand on n'y a point toutes ses aises qu'on sent le charme et l'existence même de la patrie.



J'ai diné hier dans ce cabaret, et à la même table où, trois semaines avant la guerre, le comte de K... me priait à souper avec des gens du monde et de théâtre, et un danseur tout effaré de se produire en public autrement que nu. Le maître-d'hôtel qui m'a servi était le même, et je ne sais comment je l'ai pu reconnaître : car je ne l'avais naturellement point regardé, l'année dernière, et je l'eusse rembarré s'il se fût permis de m'adresser la parole. Hier cependant, il m'a conté comment, dans l'intervalle, il a été mutilé et il a gagné la médaille militaire ; j'aurais fait conscience d'interrompre son récit et, en sortant, j'ai eu l'honneur de lui serrer la main. Au lieu que, si



le comte de K... était survenu, je lui aurais probablement jeté mon verre à la figure.



« Je n'oublierai jamais l'aspect des quartiers pauvres en septembre 1914, et, le long des trottoirs, les voitures chargées de fruits et de légumes. Les ménagères venaient, à la tombée du jour, faire leurs emplettes. Les marchandes des quatre saisons allumaient de petites bougies courtes. Un taube passait de temps en temps... »

« Ce n'est pas la faute des pauvres s'ils ne sont pas allés organiser la victoire à Bordeaux : ils n'avaient point d'automobiles ; mais j'ai idée qu'ils se seraient fait tuer dans les rues, plutôt que de livrer Paris. »

« J'ai rencontré THÉROIGNE sur le rempart. Elle a dit, en lisant le communiqué de la Marne : « Ah ! c'est dommage, ils ne viendront pas. »

« La bravoure de petits bourgeois a certains côtés de vaudeville qui font sourire, mais sourire aux larmes : quand la mort plane, le comique ne rabaisse point l'épopée ; au contraire, en la faisant plus humaine, il l'élève.

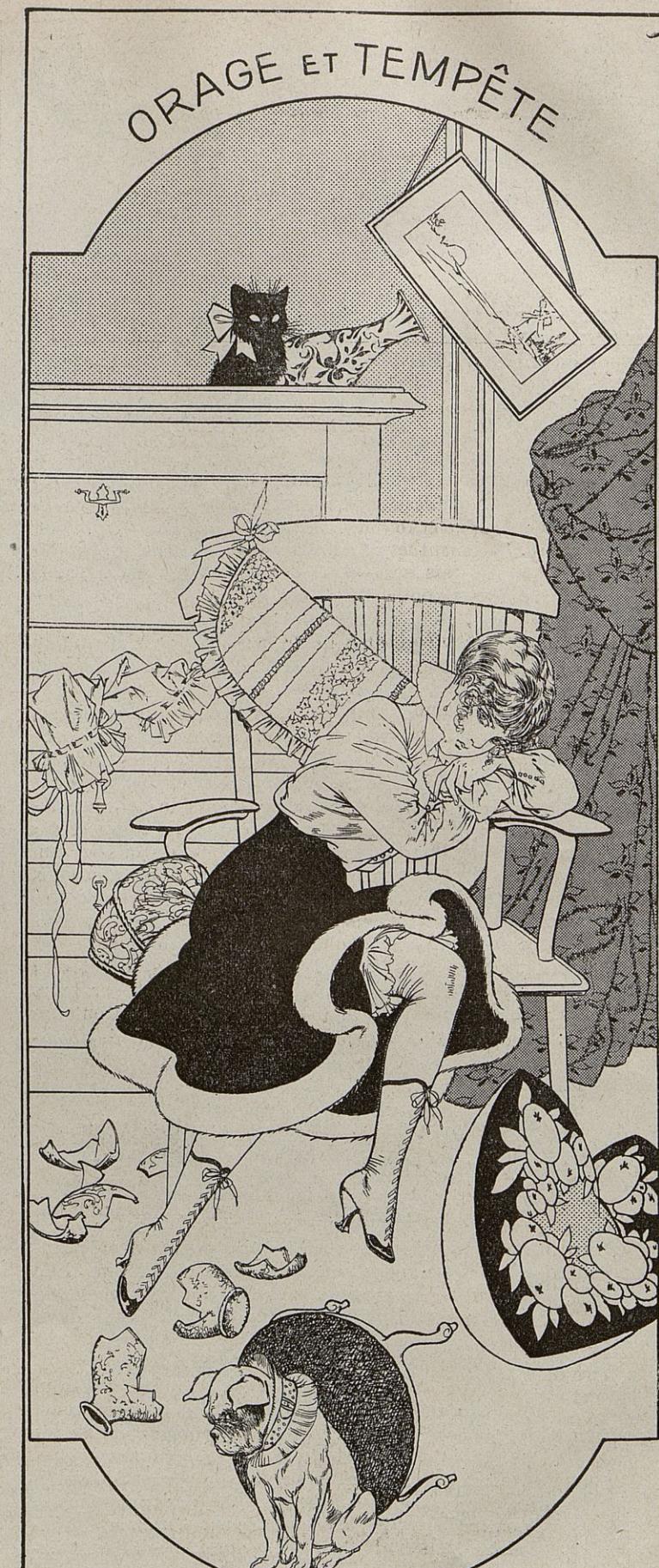
Comme ce personnage d'une jolie pièce de Meilhac a la manie de se jeter au feu ou à l'eau pour sauver ceux qui brûlent ou se noient, LANDRY avait la vocation de l'héroïsme, et il ne s'en doutait pas ! Il était vérificateur. Il pensait naïvement être le plus timoré des hommes et le plus distrait. Sa femme n'oubliait pas de lui dire, tous les matins, quand il partait pour le bureau : « Prends garde aux voitures. » Lorsqu'il a été mobilisé, elle lui a recommandé surtout de prendre garde aux courants d'air. LANDRY a passé quatorze mois dans la tranchée, il n'a pas attrapé un rhume. Chaque fois que son capitaine demande un homme de bonne volonté pour une mission difficile ou périlleuse, quelque chose dont il n'est pas maître l'oblige de crier *Présent !* Il est confus de se mettre ainsi toujours en avant et il croit manquer aux principes de la modestie. Il ne sait comment s'excuser auprès de ses supérieurs quand il fait une action d'éclat, il dit : *C'est plus fort que moi.* Au fond il pense : « Quelle fâcheuse disposition ! C'est désolant, je vais finir par y rester. »



« NISUS et EURYALE ne se sont pas connus à l'école, vu que NISUS a bien fréquenté, avec des intermittences, l'école de son arrondissement, mais EURYALE a fait ses études et pratiqué les sports, aux champs, dans une maison d'éducation à l'anglaise. Ils auraient pu se rencontrer à la caserne, car ils ont le même âge ; mais, en temps de paix, NISUS eût été peut-être le brossier d'EURYALE, au lieu qu'ils sont frères d'armes et camarades. »

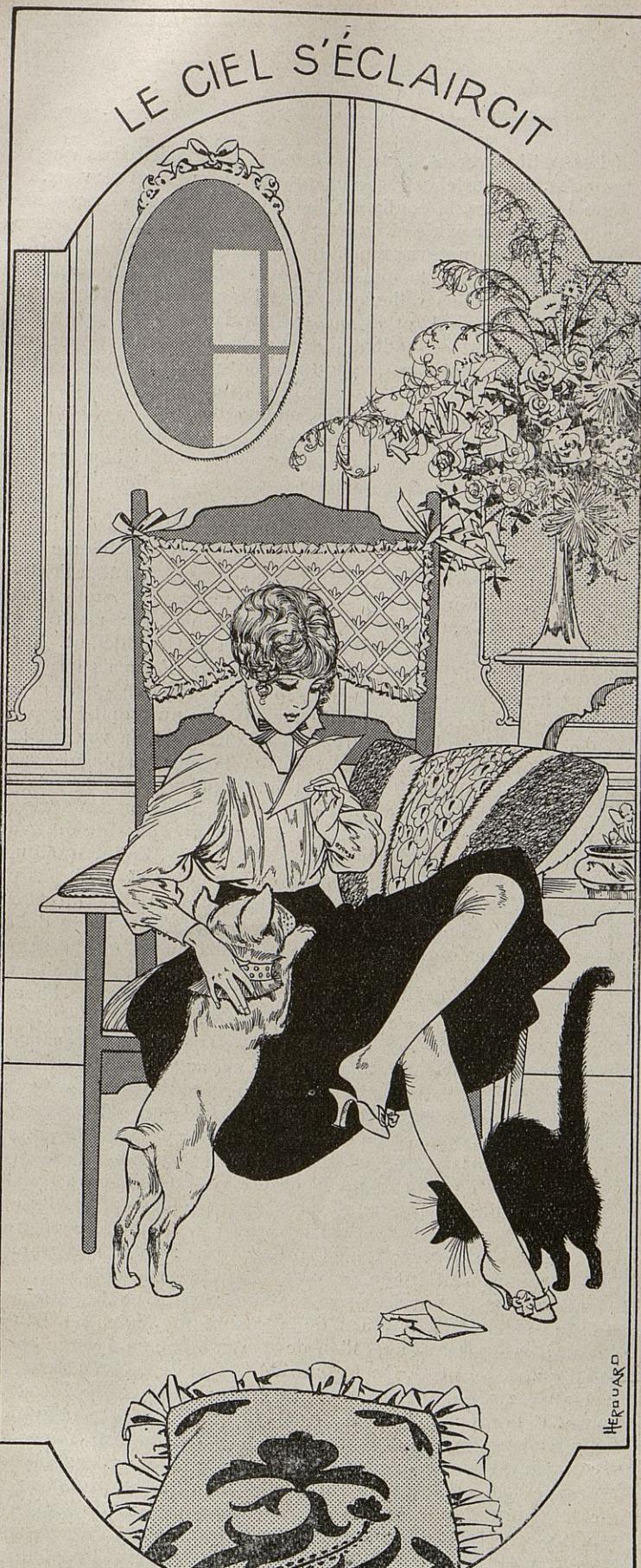
Pourquoi, parmi tous ceux de la classe 14, où il aurait pu choisir un de ses pareils, le riche et délicat EURYALE a-t-il distingué cet apprenti ? Pourquoi surtout cet apprenti a-t-il distingué ce riche ? Quelles peuvent être les causes d'une si étrange sympathie ? Ils n'en savent rien et ils ne s'en soucient guère : ils ne sont pas de loisir, ils se battent. Savent-ils même qu'ils sont inséparables ? Peut-être qu'ils ne s'en sont pas aperçus. Ils ont dormi dans les mêmes granges, et ensuite dans la même neige, dans la même boue, et ils se sont serrés l'un contre l'autre pour avoir moins froid. Toute leur amitié est de se serrer l'un contre l'autre. Jamais ils n'ont échangé une parole plus affectueuse ni une confidence. Ils sont rudes, peu aimables, sérieux : car la mort rôde, gais : car ils sont français. Non, décidément, NISUS ne sait pas qu'il se ferait tuer pour EURYALE, ni EURYALE qu'il se ferait tuer pour Nisus. Cependant, quelquefois, à part l'un de l'autre, ils songent avec inquiétude : « Est-ce que cela pourra encore durer quand la guerre sera finie ? »

THÉOPHRASTE



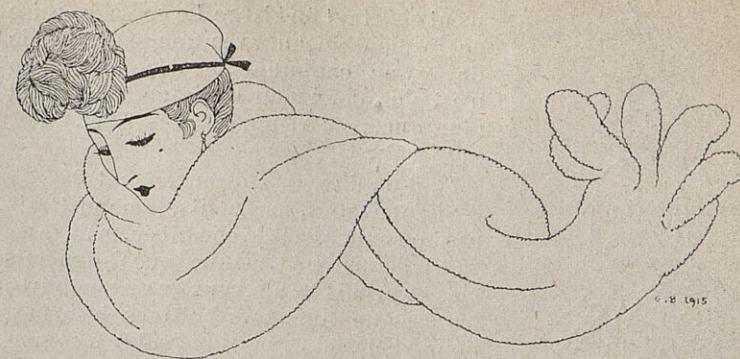
#### LE BAROMÈTRE DU COEUR

|  |                      |
|--|----------------------|
| Le communiqué est « inchangé » . . . . . | Temps variable.      |
| Le courrier est en retard . . . . .      | Petite averse.       |
| Huit jours sans lettre. . . . .          | Pluies abondantes.   |
| Rumeur de bataille . . . . .             | Ouragan et tonnerre. |



## MÉTÉOROLOGIE SENTIMENTALE

- |                                       |                  |
|---------------------------------------|------------------|
| Le communiqué est bon . . . . .       | Rayon de soleil. |
| Une lettre d'amour arrive . . . . .   | Ciel serein.     |
| Une permission est annoncée . . . . . | Temps radieux.   |
| Nous sommes victorieux . . . . .      | Beau fixe.       |



## · · · · · ÉLÉGANCES · · · · ·

Retirez-vous, Parisiennes, fuyez, citadines, rentrez dans vos tristes appartements : ce n'est pas à vous que je parle.

Mais je m'adresse à vous, charmantes et jolies Françaises de Picardie, du Valois, de Champagne, de Lorraine et d'Alsace, qui sans doute logez des soldats dans vos châteaux ou vos maisons de province, vénérables et délicieuses, qui donnent sur le mail ou les remparts — ou les champs : oui, à vous dont la grâce se joue dans un décor qui touche aux larmes, au lieu de se mouvoir le long de nos vulgaires et tristes rues...

Donc, vous logez des soldats, mes charmantes. Ils gâchent un peu votre maison avec leurs gros souliers. Ils frappent les portes à toute volée dans les communs, et votre parc est rempli d'objets bizarres, bidons, marmites, vieilles gamelles, de même qu'il y a du linge qui séche dans votre jardin de la ville. Cependant vous ne leur en voulez pas trop, à vos poilus : vous les embrasseriez plutôt à leur retour des tranchées, tout couverts de boue qu'ils sont, peut-être même de poux. Et comme voici la Noël, vous pensez à leur faire une surprise. Laquelle ? Un arbre de Noël, parbleu.

Il y a bien une forêt, près de chez vous, un boqueteau quelconque. Vous

irez l'y couper un jeune sapin, que vous garnirez, le 25 décembre, des petites bougies traditionnelles ; vous accrocherez aux branches des pipes, des couteaux, des couverts, des laniages, des cache-nez, du linge, que sais-je ?... tout ce qui peut faire un peu plaisir à ces braves gens. Ne négligez pas de placer là et là des cartes postales, des vues du pays ou de la maison, qu'ils pourront envoyer chez eux, et au besoin, par ci par là, une poupée ou des soldats de plomb pour leurs gosses. Avez-vous aussi des officiers ? Il y a des riens, des babioles d'un sou que l'on garde en souvenir, vous le savez : l'attention sera délicate.

En même temps, débouchez une ou deux bouteilles, et trinquez avec vos poilus, sans façon, et « à la victoire ! » La fête sera jolie : croyez que les héros l'apprécient grandement.

Maintenant, il existe une toilette spéciale pour cette circonstance, naturellement, une « robe d'arbre de Noël ». Elle est toute blanche, en tissu très souple. Une bordure de cygne court au bas de la jupe, excessive-





ment courte et fort large. Le corsage croise en forme de fichu, avec une petite bande de cygne entourant le décolleté. Rien n'est plus doux pour le visage. Rien n'est plus « neige », rien n'est plus Noël.

Peut-on dire un mot aux enfants?

Si j'étais vous, mes petits, je ne mettrais pas un soulier dans la cheminée, mais je les y installerais tous. C'est ainsi que j'alignerais mes escarpins vernis, ceux qu'on porte avec les bas de soie; mes bottines blanches, pour visites et courses en ville; mes sandales à semelles de bois, pour la maison, le pyjama et le bain; mes bottines jaunes pour les longues marches; mes petites pantoufles de satin bordées de fourrure; mes sabots enfin, pour patauger dans la boue du parc et l'herbe mouillée; mes snowboots, pour traverser les allées et les pelouses éblouissantes de neige; etc...

Plus il y en aura, plus Noël en emplira. Et si vous voulez en faire des cadeaux à certains dont les pères grelottent aux tranchées, et dont les mères ont beaucoup, beaucoup, de mioches, ne vous gênez pas.

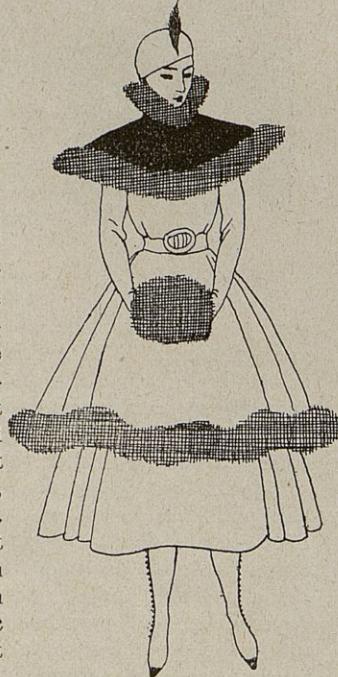
Pauvres gens de Paris, il me faut bien aussi penser à vous et à votre réveillon mélancolique. En effet, comment passerez-vous cette soirée? De souper, il n'est pas question : quelques neutres pourront banqueter, mais non pas nous autres, cela va de soi. Tant que nos héros se trouveront dans la boue et sous la mitraille, nous aurons d'autres soucis que de tourner au vent « qui vole, qui frivole », comme dans la chanson.

Et cependant, c'est la Noël... S'il n'est guère élégant de souper, même entre soi, on peut du moins souhaiter de commémorer discrètement une telle nuit. Que faire donc?

Eh bien, ceci. Parmi toutes les pièces de votre appartement chauffé au morue radiateur, n'y en a-t-il pas une, rien qu'une encore ornée d'une cheminée, et d'une cheminée qui marche? Allumez-y un beau feu autour d'une vraie grosse bûche de Noël : installez-vous devant, buvez une tasse de thé ou quelque verre d'honnête saumur, et regardez longuement rougeoyer et se consumer la bûche en pensant à vos soldats — à votre soldat surtout, à celui dont l'absence, vous donne si froid chaque nuit.

Rien ne jase plus tendrement des amours lointaines que la braise d'un foyer : et rien non plus, hélas, ne sait parler avec plus d'éloquence de la neige et des tranchées.

IPHIS.



#### RÉFLEXIONS EN L'AIR

On appelle nation neutre celle qui soutient l'un ou l'autre des combattants (ou, plus profitablement, les deux) et qui, la guerre finie, se trouve du côté du vainqueur.

La diplomatie consiste à ne point dire, mais à « suggérer », à ne point affirmer, mais à « laisser entendre ». Quoi d'étonnant si, dans certains pays orientaux, les « suggestions » n'ont pas prévalu contre des arguments plus « suggestifs »? Eh! l'on n'a plus, maintenant que l'Europe est pleine du bruit du canon, l'oreille si fine! Il faut, pour « laisser entendre », crier très fort.

#### CHOSES ET AUTRES

Les petites vertus sont quelquefois plus méritoires que les grandes, surtout chez les gens qui ont un système nerveux. On loue le courage, la confiance, le calme des Parisiens : que dire de leur humeur égale et de leur facilité? Ils ont subi sans murmurer, depuis quatorze mois, un supplice qu'ils redoutent plus que la mort : c'est la question des ténèbres. Sans murmurer, non sans faire des réflexions. Tout Français est raisonnable, il obéit en critiquant, et il pousse le raisonnement jusqu'à la statistique, dont cependant il se moque. Nous avons supposé le nombre des victimes que pourrait faire un raid de zeppelins, et nous l'avons comparé au nombre des civils inoffensifs, voire des militaires (non compris les embusqués) dont l'obscurité a causé très positivement la mort. Nous avons trouvé une telle disproportion que nous nous demandons — oh! bien timidement — s'il n'y aurait pas intérêt à ménager un peu l'obscurité après avoir ménagé la lumière.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de nous rendre les éclairages à giorno du temps de paix. Nous n'en voudrons même plus lorsque la guerre sera finie. Nous avons pris goût à l'entre-chien-et-loup, nous ne haïssons point que Paris ait son « heure exquise ». Mais, comme disaient les Anciens, nos maîtres en toutes choses, « rien de trop », l'excès est un défaut. Nous sommes plus de deux millions de citoyens Français qui supplient humblement l'Administration de permettre qu'ils ne se cassent pas le cou en rentrant chez eux à la nuit tombée.

On nous répond : « Rentrez avant la nuit. » Cela vous plaît à dire. Ignorez-vous qu'en cette saison la nuit tombe à quatre heures, quand il ne fait pas noir toute la journée? On a quelquefois affaire dehors passé quatre heures : tous les civils ne vivent pas de leurs rentes. Il n'est pas interdit non plus de dîner au cabaret « quand on est seul et sans foyer ». Enfin, quelques originaux vont encore au théâtre ou au cinéma. Ce n'est pas un crime. C'est un drôle de divertissement mais ce n'est pas un crime. L'heure des crimes n'était qu'à minuit. Avancez-la d'une demi-heure, comme on a avancé l'appel des troupes (et personne entre parenthèse n'a jamais compris pourquoi), mais ne l'avancez pas de sept ou huit heures, ne confondez pas l'heure des crimes et le *five o'clock*: c'est trop tôt.

Si vous prétendez, au nom d'un principe ou des convenances, empêcher les Parisiens de « se livrer à leur plaisir favori, celui de la promenade », comme écrivait naguère tous les deux jours le chroniqueur météorologique d'un grand journal du matin, avouez votre impuissance et renoncez à une prohibition chimérique : les Parisiens se promènent plus que jamais. Ils se promènent par n'importe quelle ombre et par n'importe quelle pluie. Le spectacle des boulevards était simplement prodigieux l'autre dimanche, et il est curieux que pas un de nos confrères, tous nés observateurs, ne l'ait remarqué : sous une trombe d'eau, qu'on sentait comme on entend la mer sans la voir, une foule, qu'on ne voyait pas davantage, roulait continuellement de la Madeleine à la place de la République, entre les hautes murailles des maisons, qu'on devinait uniquement parce qu'on sait qu'elles sont là. Quel admirable sujet de tableau pour un peintre impressionniste, si nous étions plus jeunes de trente ans! Cela rappelle le premier acte de la *Cigale*, et la toile où il n'y a rien qu'un couteau. Sujet : un brouillard à couper au couteau. Si ce chef-d'œuvre existe encore, il faudra l'exposer au premier salon qui suivra la fin des hostilités, et annoncer au catalogue : *Paris, un dimanche de décembre 1915*. Quand nos petits-enfants nous demanderont : « Grand-père, qu'avez-vous vu l'année de la grande guerre ? » nous pourrons répondre : « Mon enfant nous n'avons vu goutte. »

Autre desideratum : puisqu'on fait des règlements sur tout, n'en pourrait-on faire un sur la manière dont les piétons doivent marcher? Ils ne savent pas! Ce règlement serait d'un intérêt universel, aujourd'hui que les honnêtes femmes ne sont plus les seules créatures humaines qui aillent à pied. Les piétons ignorent les principes les plus élémentaires de l'art de la marche, qui est pourtant leur spécialité. Ils s'obstinent à revendiquer la chaussée, qui est réservée théoriquement aux véhicules, auto-

mobiles ou autres, et à déserter le trottoir. S'ils sont obligés de traverser une rue — tout arrive — ils le font avec un mépris du danger qui n'est glorieux qu'au front. Ils ne tiennent pas plus compte des voitures que les chiens de Constantinople, du temps qu'il y avait encore des chiens à Péra et à Stamboul. Notez qu'ils voient parfaitement et de loin les voitures puisqu'elles sont éclairées, et que les chauffeurs ne les peuvent pas voir, puisqu'ils n'ont pas de lanternes aux oreilles ni une lanterne rouge de l'autre côté. Mais ils pensent qu'il n'est pas de leur dignité de céder le pas à un taxi, et ils préfèrent être roués. Osons le dire (et Dieu sait combien cette hardiesse nous vaudra de lettres anonymes !) Osons le dire : presque tous les accidents sont imputables à la bêtise des victimes.

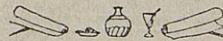
Sont impitables à la bêtise des victimes.

Osons le dire, mais n'espérons pas que l'on se rende à l'évidence. On continuera de nous raconter que les automobilistes militaires font du cent-vingt dans la rue Montmartre, que les mécaniciens d'autos de maîtres font du cent-trente, et que les chauffeurs de taxis roulent à tombeau ouvert. Or, on ne voit presque plus d'automobiles militaires, encore moins de voitures de maîtres, et les chauffeurs de taxis sont de tout petits jeunes gens ou de vieux pères de famille, qui ont également une peur épouvantable de la machine qu'ils conduisent, et qui seraient de tous repos s'ils avaient seulement le sens de la direction.



L'Académie a son mystère...

Cruellement décimée — c'est un euphémisme, car, qui ôte six de quarante retire plus d'un sur dix — reviendra-t-elle sur la décision qu'elle a prise, de ne faire aucune élection nouvelle pendant la durée de la guerre? Tout a été dit pour et contre, mais par des chroniqueurs qui ne semblent point académisables, ou qui n'appartiennent pas au monde académique; les candidats ne racontent pas ce qu'ils en pensent, et ne savent peut-être pas eux-mêmes ce qu'ils doivent souhaiter; la Compagnie n'a pas soufflé mot. Ce n'est pas faute d'être sollicitée par les curieux. On voudrait lui tirer le secret de ses intentions, et on plaide le faux pour savoir le vrai. Il est même des journaux qui, révérence parler, la secouent, on se demande à quel titre. « Dépêchez-vous, madame, de vous compléter, s'il vous plaît. Vous n'allez plus avoir le *quorum*. » Mais qu'est-ce que le *quorum* académique? D'autres, qui sembleraient, pour cause, devoir être bien informés, ont annoncé nettement que les Quarante avaient résolu de recevoir, et ensuite d'élier. Là-dessus, un grand journal du soir, qui a coutume de ne dire que ce qu'il sait bien, a publié une petite note assez sèche qui avait tout l'air d'un démenti autorisé. Qui croire? Il résulte au moins de tout ceci, que l'Académie française est présentement la seule réunion d'hommes qui soit tout de bon indépendante et maîtresse de ses destinées. Elle est jalouse de cet avantage, elle a sans doute raison, et elle aime fort de remontrer aux gens que ses affaires ne les regardent pas.



L'autre académie, celle des Goncourt, vient aussi d'être bien gênée par le scrupule des convenances. Après de longues hésitations, elle a reconnu que l'état de guerre lui interdisait absolument de décerner son prix de 1914 et l'obligeait, non moins absolument, à décerner celui de 1915. Comme elle désigne, en temps de paix, son lauréat au cours d'un déjeuner, il a été question de le désigner cette année-ci au cours d'un dîner, pour faire voir qu'il y a quelque chose de changé et que l'on n'est pas insensible aux événements. Tout bien considéré, l'usage du déjeuner a été maintenu, et les dix n'ont changé que de cabaret.

Ils ont fait d'ailleurs un choix excellent (nous ne parlons plus du cabaret, mais du lauréat). *Gaspard*, de M. René Benjamin, est le meilleur des carnets de la guerre publiés par ceux qui la font. C'est moins et mieux qu'un livre, et le document restera. A ce titre, Goncourt l'eût aimé; il en eût peut-être moins goûté la littérature. *Gaspard* n'est pas « écrit avec des gants jaunes », comme disait Flaubert. *Gaspard* est même un peu écrit à la va-comme-je-te-pousse. Mais cela n'est pas déplaisant par le temps qui court; et puis quelqu'un qui sait écrire écrit à la va-comme-je-te-pousse beaucoup mieux qu'un écrivain qui ne sait pas le français et qui soigne son style. Voilà

entre parenthèse une vérité dont le patron des dix n'a jamais eu le moindre soupçon. Décidément, *Gaspard* ne l'aurait pas emballé : c'était un titre de plus au prix, les dix ont bien jugé.



Nous ne souffririons pas une représentation du soir à l'Opéra; mais des matinées, cela n'a aucun rapport. L'Opéra va rouvrir et jouer l'après-midi. Les circonstances n'ont pas encore permis à M. Jacques Rouché de montrer ce qu'il vaut comme directeur; mais déjà nous pouvons juger de son tact.

On a raison du public le plus ombrageux, quand on sait le prendre. N'est-ce pas une gageure, de donner en ce moment les ballets russes, spectacle favori du temps où, selon les censeurs, notre décadence se précipitait? Parions qu'on fera salle comble samedi. Il suffit de mettre les fauteuils à cinquante francs, et de ne pas annoncer la *Légende de Joseph*.



Le roi Constantin se formalise. Il paraît que nous avons douté de sa parole royale. Où a-t-il pris cela ? Comme on se trompe, quand on juge de si loin ! Cette parole donnée a fait au contraire le meilleur effet dans toute l'Europe civilisée, et notamment à Paris. M. Denys Cochin, en la recevant de la bouche auguste, s'est incliné, et a dit : « Je n'ai plus qu'à reprendre le bateau. » Il est rentré en France en passant par l'Italie, et tout le long du chemin, chaque fois qu'on lui a demandé ce qu'il pensait des Grecs, il s'est contenté de répondre : « Constantin m'a donné sa parole royale. » Or, M. Denys Cochin a beaucoup d'esprit, mais il n'use point de l'ironie, sauf peut-être de l'ironie socratique, laquelle diffère essentiellement de l'ironie d'Anatole France, car la première est dogmatique, et sceptique celle de France.

France.  
Et chaque fois que M. Denys Cochin a dit : « Constantin m'a donné sa parole », ses interlocuteurs ont répondu simplement : « Alors !... » Nous ferons respectueusement observer à Sa Majesté le roi de Grèce, ou plutôt des Hellènes... non... enfin, peu importe, nous ferons respectueusement observer à Sa Majesté, bien qu'elle entende toutes les finesse de notre idiome, que le mot *alors* suivi d'un point d'exclamation et de trois points de suspension, ne marque pas le doute, mais bien la certitude, une certitude soudaine, imprévue, étonnée. *Alors*, si j'ose traduire en langage vulgaire cette locution, signifie très exactement : « Ca me la coupe. »



Êtes-vous indigné (je me hâte de vous dire que, personnellement, je ne le suis pas) êtes-vous révolté que certains sportsmen aient proposé de faire courir quelques épreuves classiques ? Il paraît que ce serait un scandale. Ce n'est pas un scandale en Angleterre, mais c'en serait un en France. De même, la chasse est scandaleuse. Elle l'est un peu moins que l'an dernier, elle devient même édifiante quand elle se pratique en battue. Ne pourrait-on trouver pour les courses un accommodement du même genre ? Par exemple, décider que le plat est guerre et que le steeple ne l'est pas, ou le contraire, selon que l'on a plus d'intérêt à rétablir les épreuves de plat ou de steeple ? Pourquoi me souvient-il en ce moment de Gulliver et des *gros-boutiens* et des *petits-boutiens*, c'est-à-dire des gens quise targuaient de posséder seuls le bon usage, parce qu'ils cassaient leurs œufs à la coque par le gros bout ou par le petit ? Les convenances, en guerre comme en paix, ne peuvent jamais être qu'arbitraires ; mais en guerre le ridicule de ces chinoiseries devient plus sensible, et cela est déplaisant.

## DÉFINITIONS

- |                               |  |
|-------------------------------|--|
| LA VÉRITÉ . . . . .           | <i>une dame qui s'est noyée dans un puits.</i>                 |
| LE HASARD . . . . .           | <i>le dieu des malins.</i>                                     |
| EMISSION FINANCIÈRE . . . . . | <i>pêche à la ligne de fonds.</i>                              |
| L'ANTIQUITÉ . . .             | <i>l'histoire qui se perd dans l'ennui des Temps.</i>          |
| MARIAGE. . . . .              | <i>affection très grave qui se contracte dans les mairies.</i> |
| INÉDIT . . . . .              | <i>ce qu'on a oublié.</i>                                      |
| CRITIQUE LITTÉRAIRE . . . . . | <i>un pion arrivé à dame.</i>                                  |

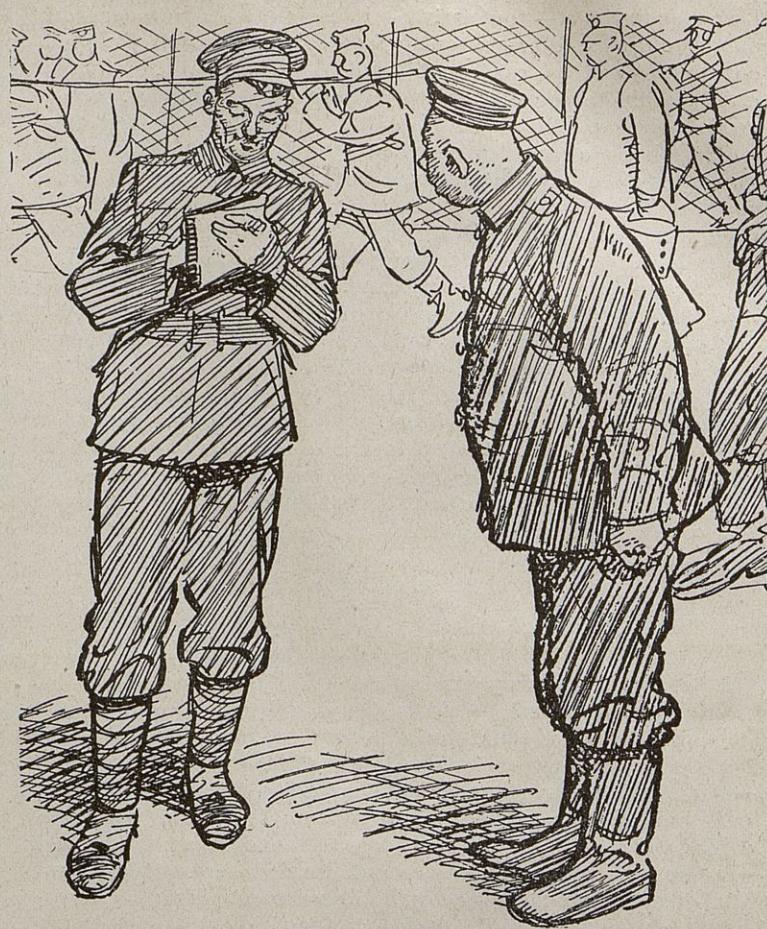
## LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



L'OEUF HELLENIQUE

JOHN BULL. — Voilà un œuf qui est bien long à cuire... Pourvu qu'il n'aille pas faire une omelette!

(The Passing Show, de Londres.)



DANS UN CAMP DE PRISONNIERS

TOMMY. — Quelle était votre fonction militaire?

LE BOCHE. — J'étais boucher.

TOMMY. — Pour tuer les bestiaux ou les enfants?

(Punch, de Londres.)

## SEMAINE FINANCIÈRE

La liquidation de fin novembre s'est effectuée très aisément; les taux de report étaient d'environ 5 1/2 0/0 au Parquet et de 6 1/2 0/0 en coulisse, ces taux ne sont pas considérés comme excessifs en raison de la mobilisation d'énormes capitaux en faveur de notre grand Emprunt National.

Les Bourses étrangères aussi témoignent de la solidarité entre les diverses places et de l'attraction qu'exerce le grand emprunt français, par de fréquents tassements de même nature, qui ont aussi pour objet des réalisations en vue de la souscription à l'emprunt français.

Depuis que l'Emprunt est en train, il吸orbe tout. C'est un aimant dont l'attraction est invincible; vers ce pôle magnétique les capitaux s'en vont directement; irrésistiblement, emportés par une force puissante; résultante elle-même de deux forces énergiques : patriotisme et intérêt.

Nous pouvons aujourd'hui l'affirmer, sans crainte que les événements viennent nous démentir : L'Emprunt de la Victoire sera un des plus grands succès financiers que les Alliés aient remporté depuis le commencement de la guerre. De toutes parts, les souscriptions affluent et les bonnes volontés s'affirment. Nous aurons à la fois les chiffres, parce que le capital souscrit sera formidable et nous aurons le nombre parce que, chacun apportera sur l'autel de la patrie l'offrande de ses disponibilités.

## PARIS-PARTOUT



**Moulin de la Chanson.** — Émile Wolff, directeur. Tél. : Gut. 40-40. C'est un succès quel la neuve revue de Jean Deymon et de Paul [Marinier]

Jouée avec une verve ingénue Parlesauteurs qui sont grands chansonniers Marthe Murray — c'est l'artist — en personne de Vinci — Blanche — est le charme et la voix. Hyspa Vincent c'est l'esprit fin qui donne, Georges Arnould humoriste de choix. Moriss ! Moriss !... c'est le joyeux comique, L'éclat sonore au rire bien français. Cazol, très gai. Fobrey très satirique, Jean Fabula complètent le succès. Matinées à trois heures, dimanches et fêtes.

Aimez-vous, bonne cuisine et bons vins? Allez chez Lapré, 24, rue Drouot.

Consultez votre médecin; il vous dira que l'Eau de Roses de Syrie, source d'éternelle Jouvence, est d'une parfaite innocuité, elle est même un vrai remède contre les inflammations des yeux, les morsures du froid, même sur la tendre peau des bébés. Bichara, 10, Chaussée d'Antin.

Il y a cocktails et cocktails... Les meilleurs qu'on puisse boire, à Paris, se dégustent au NEW-YORK BAR, 5, rue Dau-nou. Le « COCKTAIL 75 » tel qu'il est préparé est un chef-d'œuvre! Tea Room.

## PETITE CORRESPONDANCE

2 francs la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces).

MILITAIRE sur front région envahie cherche correspondante, jeune, affectueuse. René D. s.-off. 8 inf. 12<sup>e</sup> C. S. P. 137.

POILU du front cherche marraine jeune, affectueuse. Gardin S. T. 8<sup>e</sup> Génie. 1<sup>re</sup> Section d'Armée S. P. 52.

OFFICIER belge désirerait correspondre avec gentille parisienne. Ecrire : Carolus 3/II A. S. Q. Armée Belge.

OFFICIER Aviateur 27 ans, sans famille, sans fortune, partant front demande marraine, fer. volont connaiss. av. dép., écrire Oiseau, chez Iris, 22, r. Saint-Augustin.

## LES GRANDS HOTELS

**AGAY (Var).** — "LES ROCHES ROUGES", sur la corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1<sup>er</sup> ord. Confort mod.

**BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes).** — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

**CANNES.** — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

**CANNES.** — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

**CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme).** — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

**FUMADES (LES) (Gard).** — GRAND HOTEL Casino-Cercle.

**GRANVILLE.** — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1<sup>er</sup> ordre. Garage.

**MONTE-CARLO.** — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

**NICE.** — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

**BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX**

4, Rue de Furstenberg  
PARIS (6<sup>e</sup>)

**LE RÉGAL DES AMATEURS :**

|   |          |
|---|----------|
| L'Art de séduire les Hommes (16 ill.)             | 3 fr. 50 |
| Le Journal de Marinette .....                     | 3 fr. 50 |
| La Nuit d'Eté .....                               | 3 fr. 50 |
| La Rome des Borgia (12 ill.) .....                | 5 fr. »  |
| La Fin de Babylone (8 ill.) .....                 | 5 fr. »  |
| La Secte des Anandrynes .....                     | 6 fr. »  |
| Souvenirs d'une Cocodette .....                   | 6 fr. »  |
| L'Œuvre de L'Arétin (Vie des Courtisanes) .....   | 7 fr. 50 |
| L'Œuvre du Marquis de Sade .....                  | 7 fr. 50 |
| Livre d'Amour de l'Orient (Kama Sutra) .....      | 7 fr. 50 |
| L'Œuvre de John Cleland (La Fille de Joie) .....  | 7 fr. 50 |
| Mignons et Courtisanes au XVI <sup>e</sup> Siècle | 15 fr. » |

*Envoyez franco contre mandat ou chèque sur Paris*

**CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ 1916**  
96 pages, 70 illustrations : 0 fr. 50  
Le Catalogue est joint gratis à toute commande

**Hygiène et Beauté** par les Mains et Visage. Mme GELOI  
8, r. Port-Mahon (place Gaillon)

**ANGLAIS** JEUNE DAME professeur. RITHA, 24, rue  
Eugène-Carriere (5<sup>e</sup> dr.). 2 à 6, dim. except.

**SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS**, par Dame dipl.  
Mme DUNENT, 66, r. Lafayette, 1<sup>re</sup> entr. (10 à 6)

**BELLE INSTAL.-MANU-FRICTIONS**, Méth. nouv. et uni.  
BORIS, 47, r. Amsterdam, 2<sup>e</sup> g. (Dim. et fêt.)

**Mme Clara SCOTT** Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng  
spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

**Hygiène PAR DAME DIPLOMÉE** Expertise  
2, rue Méhul, 3<sup>e</sup> s. entr. (Opéra).

**JANINE HYGIÈNE, FRICTIONS**, 9, r. Henner (ent. 1<sup>re</sup> dr.).  
Superbe installation nouvelle (10 à 7).

**MARIAGES RELATIONS MONDAINES**; 4<sup>e</sup> anné.  
Mme MORELL, 25, rue de Berne (2<sup>e</sup> g.).

**JANE FRICTION**, Méthode anglaise, par  
7, Faub. St-Honoré, 3<sup>e</sup> (Dim. et fêtes). Expertise

**BAINS MANUCURE HYGIÈNE**, (Fermé dim. et  
étés). 19, r. St-Roch (Opéra)

**Mme DELIGNY SOINS D'HYGIÈNE**, Mme 1<sup>re</sup> ord. (1 à 7)  
42, r. de Trévise, 3<sup>e</sup> dr. (t. l. j. et dim.)

**Miss THIRTEEN MANUCURE** sp. pour dames. Soins  
d'hyg. 31, r. Labruyère, 1<sup>re</sup> à dr.

**Manu-Hygiène** Méthode anglaise par EXPERTE.  
BERTHE, 7, r. d. Dames (pl. Clichy).

**Mme BOYE** Expertise. **MANUCURE ANGLAISE**. (Unique  
en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1<sup>re</sup> à g

**RENSEIGNEMENTS mondains. MANUC.** p. JEUNE DAME.  
Mme HADY, 5, r. La Péryère, 3<sup>e</sup> ét. N.-S.: Jules-Joffrin.

**Hygiène FRICTIONS, SOINS**, par LIANE, Expertise  
28, rue Saint-Lazare (3<sup>e</sup> à dr.).

**HENRY FRÈRE & SŒUR. TROUVENT TOUT.**  
Mme 1<sup>re</sup> ord. 148, r. Lafayette (2<sup>e</sup>). t. l. j. (10 à 7)

**Soins d'Hygiène** Tous renseig. mondains. Mme HENRY.  
2, rue Biot, 3<sup>e</sup> ét. (pl. Clichy) 11 à 7.

**MARIAGES RELATIONS MONDAINES**. Renseig. grat.  
Mme VERNEUIL, 30, r. Fontaine (ent. 1<sup>re</sup> g.)

**MARIAGES** Relat. mondaines. Renseig. Mme recom.  
Mme DUC, 54, r. Caumartin, 3<sup>e</sup> ét. (10 à 7).

**Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE**  
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

**JEAN FORT**, Librairie Éditeur à PARIS  
71-73, Faubourg Poissonnière, envoie  
gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

**Miss MOHAWK** de NEW-YORK. SOINS D'HYGIÈNE  
EXPERTES MANUC. ANGLAISE  
et CANADIENNE. 27, r. Cambon, 2<sup>e</sup> étage (1 à 7), t. l. j. et dim.  
Maison de 1<sup>re</sup> Ordre (Ne pas confondre avec rez-de-chaussée).

**RENSEIGNEMENTS DE TOUTES SORTES. RELAT.**  
MONDAINES, MARIAGES, Discr.  
Mme LE ROY, 102, r. St-Lazare, entrées (2 à 7 et dim. et fêt.)

**Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR.**  
4, rue Duphot (pr. la Madeleine)

**Spécial TRAITEMENT - FRICTIONS - MANU.** Mme Villa  
14, fg. St-Honoré (ent. d.) Eng. sp. (1 à 7)

**MANUCURE HYGIÈNE**. élégante installation. Miss  
DOLLY-LOVE, 6, r. Caumartin, au 3<sup>e</sup> (9 à 7)

**Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE**  
21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

**MARIAGES Relations mondaines, Renseignements**  
Mme TELLE, 9, rue Brey (Étoile)

**Soins d'hygiène FRICTIONS. MÉTHODE ANGLAISE.**  
Mme LÉA, 32, r. Pigalle, 1<sup>re</sup>. Dim. et fêt.

**Lucette de Romano ANGLAIS-FRANÇAIS** (10 à 8).  
42, r. S<sup>e</sup>-Anne, entr. Dim. fêt.

**RENSEIGNEMENTS INÉDITS. BRIENNE**, 45, r. de La  
Rocheoucauld, tous les jours et dim. 3<sup>e</sup> ét. (10 à 7).

## ENGLISH BOOKS

Aphrodite, striking Novel, well, bo. d. 97 illust. 20 fr.

Anatole France : *Thais*, a great Romance, 21 Etchings hand-made pap., cloth. . . 25 fr.

Brantôme : *Lives of Fair and Gallant Ladies*, 2 charming Vol. (464 and 480 pages) . . . 40 fr.

Queens of Pleasure : *Women that Pass in the Night*. Smart stories, clever Anecdotes. . . 30 fr.

The Master Force, Five powerful tales, free. . . 9 fr.

Oscar Wilde : *Dorian Gray*, illustrated. . . 15 fr.

The Merry Order of St. Bridget. . . 40 fr.

The Diary of a Lady's Maid: Fine Novel, illust. . . 20 fr.

Stendhal's, Book on Love (just out) . . . 12 50

100 Merry Stories (Cent nouvelles nouvelles) . . . 25 fr.

Catalogues : New and Secondhand Books. Translations of Rabelais, Montaigne, Arabian Nights, Zola; History, Memoirs, French Novels, etc. . . 50.  
THE PARIS BOOK-CLUB, 11, rue de Châteaudun, Paris 9<sup>e</sup>.

**Soins d'Hygiène et de Beauté, Manucure.** Mais. 1<sup>re</sup> ord.  
18, r. Tronchet (Madel.) 10 à 7.

**HYGIÈNE** Nouv. installat. **BAINS** (2 à 7). Mme ROCCHI,  
4, r. Turgot, r. de ch. gauc. (métro Anvers).

**Mme BERTHAD** **SOINS de BEAUTÉ**, Méthode anglaise.  
10, r. de Navarin, 1<sup>re</sup> ét. t. l. j. 1 à 7 et dim.

**BAINS-HYGIÈNE** **MANUCURE, PÉDICURE** (Confort  
moderne, 41, r. Richelieu. (Entr.)

## MARIAGES

### RENSEIGNEMENTS

Maison sérieuse et parfaitement  
organisée. Relations les meilleures  
et les plus étendues.

**BAINS** **MANUCURE**, Confort moderne. Mme ROLANDE,  
8, rue Notre-Dame-des-Victoires (2<sup>e</sup> étage).

**English Manucure** Mme de 1<sup>re</sup> ord. 65, r. de Provence  
(ang. Ch. d'Ant.). Se rend à dom.

**Mme ROCKELL** **SOINS D'HYGIÈNE** 30, r. Gustave-Courbet (2<sup>e</sup> face)

**Mme IDAT SELECT HOUSE, SALLE de BAINS, MANUCURE**  
29, fg. Montmartre, 1<sup>re</sup> s/ent. d. et f. (10 à 7).

**Manucure** **PÉDICURE**. Tous Soins d'Hygiène.  
Mme HENRIET, 11, r. Léris (Villiers) et à dom.

**HYGIÈNE** **SOINS SCIENTIFIQUES** par Experte. Prix de  
guerre. Mme ROBERT, 14, r. Caillou (3<sup>e</sup> ét.).

**SOINS de BEAUTÉ** par JEUNE DAME. LYSE,  
17, r. Henri-Monnier, 1<sup>re</sup> g 1 à 7

**MANUCURE** diplômée. Reçoit tous les jours et le  
dim., se rend à dom. 78, rue Taitbout.

## A RETENIR

J'envoie franco sur demande, catalogue de Livres  
rares et curieux et dernières nouveautés illustrées.  
LIBRAIRIE des 2 GARES, 76, B Magenta, Paris

**PÉDICURE** **MANU-BAINS**. Belle installat. NOELY,  
5, cité Chaptal, 1<sup>re</sup> ét. (près Gd-Guignol).

**Mme Jane LAROCHE** Renseign. artist. et mondains.  
63, r. de Chabrol (2<sup>e</sup> ét. gauce.)

**Hygienic Treatment** par Manucure Anglaise.  
23, bd. des Capucines (Opéra)

**Mme GEORGETTE** **RELATIONS MONDAINES** (1 à 7).  
6, r. Croix-d-Pet-Champs (2<sup>e</sup> dr.)

**Miss DAISY** **ANGLAIS**. Tous soins d'hygiène. Traitem.  
spéc. 48, r. Dalayrac, ent. 2 à 7 (Opéra)

## ESTAMPES

Catalogue spécial illustré  
d'Estampes galantes en couleurs  
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,  
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,  
HÉROUARD, LÉO FONTAN, etc. F. 0 fr. 50.

Catalogue spécial illustré d'estampes  
sur la Guerre 1914-1915. Fco 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58

### "LES PÉCHÉS CAPITAUX"

Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un  
art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

### "DE PARIS A CYTHÈRE"

Pochette de 7 cartes postales de Raphaël KIRCHNER.

Franco par poste, 1 fr. 50 ; Etranger, 2 fr.

Les 2 séries, franco, 3 fr. ; Etranger, 3 fr. 50.

### "L'HEURE DU PÉCHÉ"

Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.

Enorme succès. 27<sup>e</sup> mille. Franco : 3 fr. 50.

bis, Chaussée d'Antin, PARIS

Dessin de Gerda Wegener.



Derrière une palissade  
Et des îls de fer meurtriers  
Votre cœur en embuscade  
Croit pouvoir nous défier.

Mais vous vous trompez, ma belle!  
Sans doute vous oubliez  
Qu'il n'est plus de citadelle  
Qui résiste à nos guerriers.